Illinois U Library

NUMÉRO 45 — 22 OCTOBRE 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

L'ÉCOLE DES DUPES

Comédie en un acte
par André ROUSSIN

★

LES VEDETTES CAPRICIEUSES

Pièce radiophonique
par Denis MARION

★

SAÏGON 46

Pièce en un acte par
J. RAPHAEL-LEYGUES

★

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Colette. Lucie.

Lucie. Philippe.

Lucie. Philippe.

L'ÉCOLE DES DUPES

1. COLETTE. — *Il n'a pas une femme dans sa vie ; il en a sept!*

2. PHILIPPE. — *Ça me choque et ça me fait beaucoup de peine.*

3. PHILIPPE. — *Qu'elle le croie ou non, peu importe; mais que veux-tu qu'elle y réponde?*

4. PHILIPPE. — *Allo! C'est vous, Simone? Bonsoir, mon ange...*

5. PHILIPPE. — *La supériorité des hommes sur les femmes c'est seulement de mieux mentir qu'elles.*

Photographies France-Illustration.

Philippe.

Philippe. Colette.

L'ÉCOLE DES DUPES

Comédie en un acte, par ANDRÉ ROUSSIN

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre de la Michodière, le 2 juin 1949, dans un décor de PAUL FRÉCHET et une mise en scène de l'auteur.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous les droits futurs.
Copyright 1949 by André ROUSSIN.

PERSONNAGES :

Colette . . . . . *Jacqueline GAUTIER*

Lucie . . . . . *JANDELINE*

Philippe. . . . . *Jean HEBEY*

L'ÉCOLE DES DUPES

Décor : un petit salon.

COLETTE. — Ah ! c'est atroce !

LUCIE. — Que se passe-t-il ?

COLETTE. — Tu n'imagines pas ce qu'on peut souffrir.

LUCIE. — Tu as une rage de dents ?

COLETTE. — Ah ! il s'agit bien d'une rage de dents !

LUCIE. — Je voyais ton mouchoir serré contre la joue...

COLETTE. — Je le serre où je peux ! Tu ne sais pas ce que c'est souffrir comme ça ! On pleure, on sèche ses yeux, on mord son mouchoir pour ne pas crier ! On devient folle ! c'est bien simple ! On devient folle ! On ne peut plus penser, on ne peut plus avaler...

LUCIE. — Mon Dieu ! mais dis-moi ! Parle !

COLETTE. — Parler ! On ne peut pas parler non plus ! Si tu t'imagines qu'on peut articuler un mot ! On a la gorge contractée, la bouche sèche, on a les yeux hors de la tête et la tête complètement à l'envers : comment veux-tu qu'on parle !

LUCIE. — Essaie quand même !

COLETTE. — Ça ne sort pas.

LUCIE. — Veux-tu que je t'aide ?

COLETTE. — Comment dis-tu ?

LUCIE. — Je dis : « Veux-tu que je t'aide ? »

COLETTE. — A quoi faire ?

LUCIE. — Eh bien... à parler !

COLETTE. — Ah !... Oh ! Tu n'arriveras à rien ! Ne te fatigue pas. Autant vaut que je te dise tout immédiatement : Philippe me trompe, ma chérie !

LUCIE. — Ah ! tu vois ! Te voilà soulagée !

COLETTE. — Oui ! Ça fait du bien ! Mais tu as entendu ce que je t'ai dit ?

LUCIE. — Je ne veux pas le croire !

COLETTE. — Moi non plus !

LUCIE. — Alors ne le crois pas !

COLETTE. — Comment faire ?

LUCIE. — Tu en es sûre ?

COLETTE. — Non.

LUCIE. — Alors ce n'est pas vrai !

COLETTE. — Mais oui c'est vrai !

LUCIE. — Qu'en sais-tu ?

COLETTE. — J'ai son carnet de poche.

LUCIE. — Ce n'est peut-être pas le sien !

COLETTE. — Comment ! pas le sien !

LUCIE. — Enfin, je ne sais pas... je cherche à te faire plaisir.

COLETTE. — Ne cherche pas. Ce qui est fait est fait !

LUCIE. — Mais tu n'en es pas sûre !

COLETTE. — Comment veux-tu que je n'en sois pas sûre ?

LUCIE. — C'est toi qui me l'as dit !

COLETTE. — Parce que je suis folle ! Mais je viens de feuilleter son agenda, je te répète. Il l'avait oublié dans une poche.

LUCIE. — Pourquoi l'as-tu ouvert, aussi ! Ouvrir un agenda ! C'est vraiment se mettre dans la gueule du loup, écoute !

COLETTE. — Mais jamais je ne me serais attendue à ça !

LUCIE. — Avoue que tu l'as cherché !

COLETTE. — Je n'ai rien cherché du tout !

LUCIE. — Tu as ouvert son agenda ! C'était imprudent.

COLETTE. — Je l'ai ouvert... par curiosité, quoi !

LUCIE. — Tu serais bien tranquille si tu n'avais pas eu cette curiosité-là, tu vois !

COLETTE. — Tranquille ! je serais trompée, je ne serais pas tranquille ! J'aime cent fois mieux tout savoir ! Et je n'ai pas fini de fouiller ses poches maintenant, je te le jure, et de feuilleter ses autres agendas !

LUCIE. — Il en a plusieurs !

COLETTE. — Ben... depuis quatre ans, il en a eu quatre ! Je lui en ai offert un moi-même chaque année ! Si j'avais su qu'il s'en servirait pour ça !

LUCIE. — Pour quoi ?

COLETTE. — Pour noter ses rendez-vous, parbleu ! Quand je pense que jamais, jamais je n'ai feuilleté un seul de ses agendas ! Il m'a trompée peut-être depuis le début ! Et moi je vivais ! Bien tranquille ! Complètement aveugle !

LUCIE. — Tu vois !

COLETTE. — Quoi ?

LUCIE. — Que tu étais tranquille quand tu ne savais rien !

COLETTE. — Oui, eh bien, j'aime mieux tout savoir ! La lumière est une belle chose.

LUCIE. — Mais oui ! C'est comme cela qu'il faut être.

COLETTE. — Comment : « Mais oui ! » ? Te rends-tu compte de ce que je passe en ce moment ?

LUCIE. — Ma chérie, calme-toi, pourtant. Calme-toi et raconte-moi tout.

COLETTE. — Quoi, tout ? Ça ne te suffit pas ?

LUCIE. — Mais enfin quels détails ? que sais-tu ?

COLETTE. — Tu n'as pas fini d'en apprendre !

LUCIE. — A ce point-là !

COLETTE. — Je croyais avoir un mari à moi et j'appartenais à Don Juan, à Barbe-Bleue !

LUCIE. — Allons donc ! Philippe ?

COLETTE. — Philippe ! Cette sainte nitouche ! Enfin, tu le connais comme moi ! Eh bien, ce bon gros, avec son air doux et endormi, ce Philippe souriant à qui on donnerait le Bon Dieu sans confession, je viens de découvrir ce qu'il est : un monstre, un avaleur de femmes, un Landru, un séducteur en série.

LUCIE. — Comment en série ? Que me racontes-tu là ? Tu as découvert qu'il a une autre femme que toi dans sa vie. Il n'est pas un monstre pour ça, ma chérie !

COLETTE. — Oui, un monstre ! Un monstre de douceur et de dissimulation ! Il n'a pas une autre femme dans sa vie, il en a sept !

LUCIE. — Sept !

COLETTE. — Sept !

LUCIE. — Philippe ?

COLETTE. — Oui !

LUCIE. — Il exagère.

COLETTE. — Tu trouves aussi ? Je ne te le fais pas dire.

LUCIE. — Mais c'est une histoire insensée ! Comment cela a-t-il commencé ? Tu as des noms ?

COLETTE. — J'ai ceux de ce trimestre.

LUCIE. — Ah ! oui ?

COLETTE. — J'ai sept noms.

LUCIE. — Des rendez-vous ?

COLETTE. — Un nom chaque jour.

LUCIE. — Et toujours les mêmes ?

COLETTE. — Comment toujours les mêmes ?

LUCIE. — Chaque semaine il recommence ? Il a un roulement ?

COLETTE. — L'ordre change.

LUCIE. — Mais les noms ne varient pas ?

COLETTE. — Pas pendant ce trimestre, en tout cas.

LUCIE. — Mais alors ?

COLETTE. — Quoi ?

LUCIE. — Rien ne dit que c'étaient les mêmes noms le trimestre dernier ou il y a un an ?

COLETTE. — Eh bien, merci !

LUCIE. — Non, non. Reste calme. Raisonnons. C'est le meilleur moyen de retrouver toute ta lucidité et peut-être celui de ne pas souffrir. Car ça change tout !

COLETTE. — Ça change tout ?

LUCIE. — Si Philippe au lieu de sept avait eu quinze, trente maîtresses, tu ne trouves pas que ce serait mieux ?

COLETTE. — Ah ! çà, mais tu deviens folle !

LUCIE. — Pas du tout. Tu ne souffrirais plus. Tu ouvrirais les yeux sur quelqu'un que tu croyais connaître et dont tu ignorais tout. Tu t'apercevrais que Philippe est un malade, un grand malade peut-être, un phénomène, un être exceptionnel, et tu le regarderais tout d'un coup avec des yeux neufs, avec les yeux de celui qui découvre une curiosité de la nature. Et même sans avoir à imaginer qu'il change de lot chaque trimestre tu peux commencer à ouvrir les yeux et à regarder lucidement les choses. Tu dis qu'il a sept maîtresses ?

COLETTE. — Regarde : janvier. Du 1er au 7 :

5 heures. Une petite croix : Gilberte. Même le 1er janvier ! Le 2 : 5 heures. Une petite croix : Yvonne. Le 3 : Suzanne. Le 4 : Gaby. Le 5 : Yolande. Le 6 : Jeannine. Et une petite croix, naturellement. Et tu n'as qu'à feuilleter au hasard. Tiens : du 7 au 17 février : Yvonne, Gilberte, Gaby, Suzanne, Jeannine, Yolande.

LUCIE. — Et la petite croix.

COLETTE. — Oh ! on est méthodique et précis !

LUCIE. — Et ça dure pendant trois mois ?

COLETTE. — Tu vois.

LUCIE. — Eh bien, qu'est-ce qu'il te faut de plus !

COLETTE. — De plus ? Pour quoi ?

LUCIE. — Mais pour être tout à fait calme. Pour comprendre ce que je te disais tout à l'heure : Philippe n'est pas un coureur ; Philippe ne te trompe pas au sens banal du mot. Philippe n'a pas d'aventures ; il a sept maîtresses. C'est un malade. Sept liaisons et non pas quinze ou trente femmes de passage. Sept maîtresses qui occupent sa vie, ses pensées et dont tu n'avais jamais soupçonné l'existence. Tu me diras ce que tu voudras : tu as un mari pas ordinaire !

COLETTE. — Et c'est cela que tu trouves à me dire pour me calmer !

LUCIE. — Mais oui, naturellement. Tu ne peux pas une seconde continuer à te plaindre comme une femme trompée. Tu n'as pas une rivale, tu en as sept. Ça n'a plus de sens ! Il n'y a plus de quoi s'inquiéter. Philippe est un anormal, c'est tout. Si tu découvrais brusquement qu'il aime les hommes...

COLETTE. — Quoi ?

LUCIE. — Ou qu'il est fou. Tu serais jalouse ?

COLETTE. — Jalouse ? Je ne sais pas...

LUCIE. — Non. Tu le regarderais d'un autre œil. Tu penserais : comment ai-je pu m'attacher à lui ? Tu le découvrirais comme un étranger, comme un homme que tu vois pour la première fois. Eh bien, regarde. Regarde Philippe. Fais-toi à cette idée : c'est un anormal. Un fou. Un monstre. Il est tout cela en même temps. Personne n'a une femme et sept maîtresses. Comment est-il avec toi ?

COLETTE. — Comment ? Charmant !

LUCIE. — Mais je veux dire...

COLETTE. — Ah ! Parfait.

LUCIE. — Parfait ?

COLETTE, *regard de Lucie.* — Tout ce qu'il y a de plus.

LUCIE. — Eh bien, tu vois !

COLETTE. — Quoi ?

LUCIE. — C'est un phénomène, par-dessus le marché !

Un temps.

COLETTE. — Tu es très forte, Lucie.

LUCIE. — Quoi ?

COLETTE. — Pas un muscle de ta figure n'a bougé. Tu es très forte.

LUCIE. — Mais enfin explique-toi ?

COLETTE. — M'expliquer ! Moi ! Ce serait assez joli ! Ainsi toi, ma seule, ma véritable amie, toi ! tu es la maîtresse de Philippe ?

LUCIE. — C'est maintenant que tu deviens folle, ma chérie ?

COLETTE. — Ah ! je te dispense de « ma chérie » ! Le carnet que je viens de te montrer est faux. C'est moi qui ai mis tous ces noms sur un agenda avec une petite écriture en patte de mouche comme celle de Philippe. Pour voir si tu pâlirais, si tu perdrais le souffle toi aussi comme je l'ai perdu tout à l'heure quand j'ai ouvert et feuilleté son véritable agenda — celui-là — le sien, qu'il a effectivement laissé traîner et que j'ai regardé de près. Ce ne sont pas Gilberte, Yvonne, Suzanne et Gaby que j'ai vues inscrites chaque jour ; c'est toi, Lucie, trois fois par semaine, à 5 heures et avec une petite croix.

LUCIE. — Ah çà, Colette, est-ce que tu me joues encore une comédie en ce moment ?

COLETTE. — J'ai l'air de jouer la comédie ?

LUCIE. — Tu ne vas pas me dire que tu me soupçonnes, moi, d'être la maîtresse...

COLETTE. — Je n'ai pas à soupçonner : je sais ! La vérité est là. Mais j'étais tellement folle quand je l'ai découverte que j'ai voulu te voir toi-même et te confondre. J'ai voulu te voir blêmir quand je t'apprendrais que toi aussi tu étais trompée. Si j'avais eu encore le moindre doute tu me l'aurais ôté : je sais maintenant que tu es la personne la plus froide, la plus dissimulatrice que j'aie jamais rencontrée. Tu n'as pas sourcillé. Tu n'as pas eu la moindre rougeur au front, tu es restée l'amie intime dans chacune de tes phrases et de tes intonations. Tu es très forte. Et tu oses me regarder avec dans tes yeux le même calme et la même innocence maintenant que tu me sais au courant de tout ?

LUCIE. — Comment pourrais-je ne pas te regarder, ma chérie, je n'en crois pas mes yeux.

COLETTE. — Tu n'en crois pas tes yeux !

LUCIE. — Ni mes oreilles. Ce que tu dis est honteux.

COLETTE. — C'est admirable !

LUCIE. — Absolument honteux. Et, de ta part, révoltant.

COLETTE. — C'est le comble : elle m'attrape !

LUCIE. — Je n'irai pas jusqu'à cette extrémité ridicule. Je me demande seulement si je suis vic-

time d'une hallucination ou d'une farce. Je me demande si c'est toi qui parles, et, dans ce cas, quelle bête t'a mordue.

COLETTE. — Vas-tu continuer à te payer ma tête ? Philippe me trompe avec toi et je dois t'entendre me dire que j'ai été mordue par une bête ?

LUCIE. — Colette, je m'en vais. Tu ne me reverras jamais.

COLETTE. — Non, tu ne t'en vas pas ! Ce serait trop facile.

LUCIE. — Veux-tu me dire ce que je fais ici ?

COLETTE. — Tu avoues !

LUCIE. — Je ne t'adresse plus la parole.

COLETTE. — Tu oses nier ?

LUCIE. — Je ne nie même pas. Je me refuse à nier. Je ne te parlerai plus de ma vie. Laisse-moi partir.

COLETTE. — C'est ça. Devant l'évidence tu ne peux que te taire et t'enfuir.

LUCIE. — Quelle évidence ?

COLETTE. — Cet agenda.

LUCIE. — C'est ce que tu appelles l'évidence ?

COLETTE. — Et toi, comment l'appelles-tu ? Parle ! Explique-toi !

LUCIE. — Si je parle je te dirai d'abord ceci : tu es une folle. Tu pars sur n'importe quel prétexte et tu bats la campagne à tort et à travers. Moi, par contre — tu viens de me le dire il n'y a pas longtemps — je me contrôle assez bien, j'ai la tête à sa place et je ne prends pas des vessies pour des lanternes. Le jour où tu me prouveras que cet agenda est *une preuve* je ne dirai plus un mot et accepterai tout ce que tu exigeras.

COLETTE. — Quoi ! Mais tu ne vas tout de même pas nier ce qu'il y a là-dedans ?

LUCIE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

COLETTE. — Il y a « Lucie » trois fois par semaine, à 5 heures !

LUCIE. — Et avec une croix, je sais. Et alors ?

COLETTE. — Comment : « Et alors » ?

LUCIE. — Je ne suis pas la seule femme au monde à s'appeler Lucie, je suppose ?

COLETTE. — Mais... tu es la seule qui soit mon amie !

LUCIE. — Merci pour cette logique !

COLETTE. — Mais... si ce n'est pas toi, qui veux-tu que ce soit ?

LUCIE. — Comment veux-tu que je le sache ?

COLETTE. — Il ne m'a jamais parlé d'une autre Lucie !

LUCIE. — Réfléchis une seconde, veux-tu ?

COLETTE. — A quoi ?

LUCIE. — Mais à ce que tu dis ! Tu penses bien que si Philippe a une maîtresse qui s'appelle Lucie et que tu ne la connaisses pas il ne va pas te donner de ses nouvelles trois fois par semaine en la quittant.

COLETTE. — C'est vrai, oui.

LUCIE. — Tu dis n'importe quoi, Colette. Tu pars, tu t'emballes et tu te fais en ce moment une montagne d'une aventure qui n'existe peut-être même pas.

COLETTE. — Comment veux-tu qu'elle n'existe pas ? La preuve est là, il me semble !

LUCIE. — Comme pour moi ? Quelle preuve, encore une fois ? Lucie est peut-être sa secrétaire.

COLETTE. — Elle s'appelle Berthe.

LUCIE. — Alors je ne sais pas, moi... une dactylo à qui trois fois par semaine, à 5 heures, il dicte un courrier spécial.

COLETTE. — Un courrier spécial ! Tu as de ces mots ! En tout cas, Lucie est une femme ! ça, tu ne diras pas le contraire !

LUCIE. — Oui... disons que Lucie est une femme ! si ça peut te faire plaisir.

COLETTE. — Ça ne me fait aucun plaisir, mais c'est un fait. Tu ne vas pas me dire que Philippe note « Lucie » trois fois par semaine à 5 heures — avec une croix — pour se rappeler un rendez-vous avec son notaire ! Enfin ! Tout de même ! Et d'abord, on ne voit pas un notaire trois fois par semaine à 5 heures pendant trois mois : ça n'est pas vrai ! qu'on ne me raconte pas d'histoires !

LUCIE. — Eh bien, justement, tiens !

COLETTE. — Quoi ? Tu vois ton notaire trois fois par semaine, toi ?

LUCIE. — Mais non !

COLETTE. — Remarque bien que toi encore ! tu pourrais avoir un amant notaire, mais pas Philippe !

LUCIE. — Ecoute-moi un peu au lieu de dire des bêtises à tout bout de champ.

COLETTE. — Je ne dis pas de bêtises : je réfléchis. Je réfléchis tout le temps, ce n'est pas ma faute si j'ai tant d'idées. Je bouillonne.

LUCIE. — Eh bien, réfléchis d'abord à ceci, veux-tu, et cesse de bouillonner deux secondes.

COLETTE. — Ma pauvre chérie, j'ai été ignoble avec toi, je te demande pardon.

LUCIE. — Nous parlerons de ça plus tard. Ecoute. Je crois que « Lucie » veut tout dire, sauf que Philippe a une maîtresse.

COLETTE. — Tu crois ?

LUCIE. — Mais voyons !

COLETTE. — Pourquoi ?

LUCIE. — Parce qu'un homme qui a rendez-vous trois fois par semaine avec sa maîtresse n'éprouve pas le besoin de le noter dans son agenda, avec

une croix par-dessus le marché ! Sois un peu sur la terre, Colette. Crois-tu qu'un homme ait besoin de son agenda pour se rappeler qu'à 5 heures la femme qu'il aime l'attend ? Voyons ! Il y est à 5 heures moins 20 à son rendez-vous ! et il n'a pas besoin d'écrire le nom de cette femme en toutes lettres sur son carnet ! Et puis, enfin, tu connais Philippe : il n'est pas idiot ! et nous le moquons assez sur son étourderie pour qu'il se sache étourdi. Oublier son agenda lui est peut-être arrivé vingt fois, mais tu n'y as pas fait attention... Crois-tu qu'il courrait aussi bêtement le risque d'une indiscrétion en écrivant toutes les deux pages le nom de sa maîtresse et en y ajoutant une croix ? Avoue qu'il faudrait être vraiment le dernier des imbéciles !

COLETTE. — Dis donc, je te défends d'insulter Philippe !

LUCIE. — Tu vois ! Ce serait absurde ! Restes-en là, crois-moi. Et si j'étais toi je ne chercherais même pas à savoir. Dis-toi que « Lucie » est probablement le nom d'un bar ou d'un thé... je ne sais pas, moi, un endroit quelconque où il donne sans doute des rendez-vous d'affaires. Si au lieu de « Lucie » tu avais lu « Fouquet's » ou « Calvados » tu n'aurais pas fait cette crise, n'est-ce pas ?

COLETTE. — Tu connais un bar qui s'appelle Lucie ?

LUCIE. — Mais non, je n'en connais pas ! mais ça me suffirait très bien comme explication ; que ce soit une explication ou une autre, c'est sans importance. La seule qui soit absurde — et certainement fausse — c'est celle à laquelle tu as pensé. Je suis en tout cas très touchée de la promptitude et de la sûreté de ta réaction en ce qui me concernait.

COLETTE. — Mets-toi à ma place. Je lis « Lucie » ! Je pense à toi !

LUCIE. — Justement ! Il existe entre deux femmes qui sont vraiment des amies de toujours quelque chose qui aurait dû t'interdire cette pensée-là. Et c'est la première — la seule que tu aies eue. Tu m'as fait beaucoup de peine.

COLETTE. — Tu es un amour et je suis une folle. Je te demande pardon.

LUCIE. — Non, je te répète : j'en suis tout émue. C'est... je ne sais pas quel mot employer... c'est « laid », que veux-tu ! Ça me blesse.

COLETTE. — Embrasse-moi, Lucie, et n'en parlons jamais plus.

LUCIE. — Tu me le jures ?

COLETTE. — Quoi ?

LUCIE. — Que tu ne recommenceras jamais !

COLETTE. — Je te le jure.

LUCIE. — Il va rentrer ?

COLETTE. — Philippe ? Quelle heure est-il ?

LUCIE. — 7 heures.

COLETTE. — Je ne sais pas son emploi du temps ! Tiens, nous allons regarder... *(Elle ouvre l'agenda.)* Mercredi 21... 5 heures : Lucie !

LUCIE. — Eh bien, tu vois : s'il y en avait une ce ne serait pas moi, en tout cas !

COLETTE. — Il faudra que je remarque s'il rentre plus tard les jours où il est chez Lucie à 5 heures. Quels jours déjà ? Vendredi, lundi, mercredi... Mon Dieu ! Mais j'ai dit que nous étions mercredi !

LUCIE. — Oui, pourquoi ?

COLETTE. — Et Paul ?

LUCIE. — Quel Paul ?

COLETTE, *la regardant.* — Je t'ai fait de la peine tout à l'heure ?

LUCIE. — Oui, beaucoup. Je te l'ai dit.

COLETTE. — Je vais te prouver que tu es ma seule amie et que je ne te cache jamais rien : Paul et moi...

LUCIE. — Non ? Paul Gerbault ?

COLETTE. — Oui.

LUCIE. — Mais depuis quand ?

COLETTE. — Quelque temps.

LUCIE. — Et tu ne m'en avais rien dit ?

COLETTE. — Je n'en étais pas sûre.

LUCIE. — Ah ! Tu n'étais pas sûre... de quoi ?

COLETTE. — Que ce serait sérieux.

LUCIE. — Et c'est sérieux ?

COLETTE. — Oui.

LUCIE. — Mais... pourquoi ?

COLETTE. — Comment pourquoi ? Parce que je l'aime !

LUCIE. — Mais alors... Philippe ?

COLETTE. — Quoi Philippe ? Tu ne voudrais tout de même pas que je renonce à Paul à cause de Philippe ! D'ailleurs ça n'a pas de rapport ! Mais je suis folle ! il m'attend depuis 5 heures. J'étais dans un tel état tout à l'heure que j'ai tout oublié. Mon Dieu ! j'entends l'ascenseur ! C'est Philippe. Je passe dans ma chambre, je mets mon chapeau et je sors par la porte de service. Jamais Paul ne m'aura attendue ! Je fais un saut quand même : il habite à deux pas.

LUCIE. — Tu me laisses ?

COLETTE. — Dis à Philippe que tu étais venue en passant, que tu avais envie de me voir ! Tiens ! rends-lui son agenda ! Non ! si tu ne m'as pas vue tu n'as aucune raison d'être au courant ! Je t'embrasse. Si Paul est sorti je reviens tout de suite !

LUCIE. — Mais que veux-tu que je dise à Philippe, moi ?

COLETTE. — Fais-lui une scène à ma place ! Raconte-lui tout, ça m'est égal. Ça te sera plus facile qu'à moi ! Ah ! non, c'est vrai : tu ne m'as pas vue ! Je suis folle ! je vais vite !

Elle sort. Presque aussitôt paraît Philippe. Philippe, tout le temps de la scène, parlera avec une extrême lenteur. Il doit paraître d'une mollesse inimaginable et certainement dans l'impossibilité ou d'élever jamais la voix ou d'accélérer son débit. Et de cette diction très particulière doit peu à peu émaner un charme, celui d'un homme extrêmement doux et délicat, au calme envoûtant et efficace. On doit comprendre que cette particularité presque comique au début est précisément ce qui le rend séduisant et probablement irrésistible. En voyant Lucie il dit très calmement :

PHILIPPE. — Ah ! tu en as de bonnes, toi ! *(Lucie, un doigt sur les lèvres, lui fait signe d'attendre pour parler. Il reprend, plus bas :)* Tu en as de bonnes. Je t'attends depuis 5 heures. *(Même jeu de Lucie.)* Qu'est-ce qu'il y a ? Colette est malade ? *(Lucie fait signe « non ».)* Elle dort ?

LUCIE, *qui tendait l'oreille.* — Elle est sortie. Ça y est.

PHILIPPE. — Qui ?

LUCIE. — Colette.

PHILIPPE. — Qu'est-ce que tu fais ici ? Je t'attends depuis 5 heures.

LUCIE. — Colette sait tout.

PHILIPPE. — Quoi ?

LUCIE. — Enfin, non : elle ne sait plus rien. J'ai tout arrangé. Mais je t'assure que j'ai passé un quart d'heure charmant ! Toi aussi tu en as de bonnes ! Bravo !

PHILIPPE. — Qu'est-ce que j'ai fait, mon chéri ? Qu'est-ce que tu as ?

LUCIE. — Tu as simplement laissé traîner ton agenda.

PHILIPPE. — Pourquoi parles-tu si doucement, tu dis qu'elle est sortie.

LUCIE. — C'est vrai, au fait !... Tu as simplement laissé traîner ton agenda et Colette l'a ouvert et elle a vu que trois fois par semaine, à 5 heures, une certaine Lucie en toutes lettres avait un intérêt pour toi, d'autant plus que tu soulignais cet intérêt par une petite croix à côté de son nom. Écoute, vraiment, je me demande à quoi tu penses !

PHILIPPE. — Bonjour, mon amour.

LUCIE. — Oui, bonjour.

PHILIPPE. — Et alors ?

LUCIE. — Et alors j'ai reçu tout à l'heure un coup de téléphone affolé de Colette — je partais pour te rejoindre — me suppliant de venir la voir tout de suite, et avec un ton ! J'ai été affolée moi-même. J'ai sauté dans un taxi et je suis arrivée. Depuis, j'ai réparé ta gaffe. Mais j'ai passé un bon moment, je te le répète !

PHILIPPE. — Elle a cru que c'était toi ?

LUCIE. — Comment « cru » ? Elle a compris !

PHILIPPE. — Que Lucie c'était toi ?

LUCIE. — Tu trouves ça extraordinaire ?

PHILIPPE. — Oui, c'est insensé. Ça me renverse.

LUCIE. — Eh bien, toi aussi tu me renverses !

PHILIPPE. — Pourquoi ?

LUCIE. — Mais enfin, Philippe, ne sois pas toujours dans les nuages ! Où as-tu la tête ? Réfléchis une seconde. Colette ouvre ton agenda et trouve mon nom toutes les deux pages, à 5 heures, et avec une croix. A qui veux-tu qu'elle pense ?

PHILIPPE. — Tu n'es pas la seule femme au monde qui s'appelle Lucie, je suppose.

LUCIE. — Mais je suis son amie, enfin ! Il est tout de même normal qu'elle ait eu cette idée-là, la malheureuse !

PHILIPPE. — Eh bien, tu vois, ça me choque.

LUCIE. — Tu es exquis.

PHILIPPE. — Ça me choque et ça me fait beaucoup de peine. Je n'aurais vraiment jamais cru que Colette puisse avoir une pensée aussi vulgaire. Et d'autant plus, vois-tu, que je l'avais fait exprès.

LUCIE. — Quoi ? D'oublier ton agenda ?

PHILIPPE. — Non, d'inscrire ton nom à toi au lieu d'un faux nom ou d'une initiale. C'était un calcul, justement. A partir du moment où tu as été ma maîtresse j'ai volontairement écrit ton nom en toutes lettres à chacun de nos rendez-vous. Et tu comprendras facilement pourquoi. Je sais que je suis très distrait : donc, d'abord, j'inscrivais nos rendez-vous...

LUCIE. — Je te remercie infiniment.

PHILIPPE. — Pourquoi ?

LUCIE. — Parce que tu pourrais me faire la grâce de te les rappeler sans avoir besoin d'un carnet. Passons.

PHILIPPE. — Mon chéri, tu te vexes au lieu de m'écouter. Ce que tu dis n'a pas de sens parce que le fait de l'étourderie est précisément d'oublier — de ne pas se rappeler, si tu préfères — enfin... de ne plus avoir présent à l'esprit, en somme — pendant quelques secondes — une chose à quoi l'on tient beaucoup.

LUCIE. — N'insiste pas. J'avais compris.

PHILIPPE. — Mon agenda, par exemple. Il est justement très important de ne pas le laisser traîner ici puisque Colette est indiscrète — eh bien, tu vois : je l'ai oublié. Je suis distrait ! Alors donc,

pour ne pas oublier nos rendez-vous, je les inscrivais, et pour que Colette ne puisse former aucun soupçon sur ton compte si jamais j'oubliais mon carnet et qu'elle l'ouvre, j'écrivais justement ton nom. Parce que j'étais certain qu'elle penserait à tout, mais pas à toi ! Non, ça, vraiment, je n'en reviens pas.

LUCIE. — Eh bien, fais un effort, reviens-en, et dis-toi que j'ai essuyé une scène qui n'a pas été drôle.

PHILIPPE. — Mon pauvre amour. Et pendant ce temps je m'énervais à t'attendre rue de Berry.

LUCIE. — Tel que je te connais je ne m'inquiète pas pour ton énervement, et il vaut mieux que tu aies été là-bas qu'ici, tout compte fait.

PHILIPPE. — Et Colette, où est-elle ? Elle a compris finalement que ce n'était pas toi ?

LUCIE. — Tu as des mots charmants. Oui, enfin... elle a compris ! J'ai nié, quoi ! Je me suis fâchée et je lui ai dit aussi qu'elle m'avait fait beaucoup de peine.

PHILIPPE. — Bien sûr, voyons !...

LUCIE. — Mais tu n'imagines pas ce qu'elle avait inventé ! Elle m'a fait promettre de ne pas te le dire. Quand je suis arrivée elle m'a montré un agenda avec un nom de femme à chaque page et m'a joué une scène déchirante en m'annonçant qu'elle venait de découvrir ce carnet et que tu avais sept maîtresses.

PHILIPPE. — Sept ?

LUCIE. — Sept. C'était pour voir ma réaction ; elle me l'a avoué un moment plus tard en me montrant le véritable agenda.

PHILIPPE. — C'est de la folie.

LUCIE. — Je me demandais vraiment ce qui se passait, je t'assure !

PHILIPPE. — Tu es devenue verte ?

LUCIE. — Je n'ai pas sourcillé.

PHILIPPE. — Tu n'en as pas cru un mot.

LUCIE. — Il m'a semblé qu'il y avait là-dessous quelque chose de louche.

PHILIPPE. — Mais l'idée que je pouvais te tromper t'a effleurée ?

LUCIE. — Écoute, franchement, non.

PHILIPPE. — Merci, mon amour.

LUCIE. — J'ai l'impression que je viens de faire une réponse bien imprudente et prétentieuse.

PHILIPPE. — Lucie... Tu plaisantes, j'espère ?

LUCIE. — Oui, mon chéri, je plaisante.

PHILIPPE. — Tu doutes de moi ?

LUCIE. — ... Non. Tu es un amour. Et tu as les yeux les plus francs du monde.

PHILIPPE. — Enfin, avec Colette, tout est rentré dans l'ordre ? Elle n'y pense plus ?

LUCIE. — Oui... tout va bien maintenant ! Je ne t'ai rien dit, naturellement. Elle t'en parlera ou elle ne t'en parlera pas, mais si elle t'en parle tu ferais bien de trouver tout de même une explication valable.

PHILIPPE. — A quoi ?

LUCIE. — Eh bien, à tes « Lucie : 5 heures » avec une croix, que veux-tu ! Je lui ai dit que c'était peut-être le nom d'un bar où tu donnais des rendez-vous d'affaires.

PHILIPPE, *il rit.* — Mais non, voyons !

LUCIE. — Trouve quelque chose de mieux !

PHILIPPE. — Bien sûr !

LUCIE. — Quoi, par exemple ?

PHILIPPE. — C'est très facile. Je dirai à Colette que pour la faire rougir de son indiscrétion possible je lui avais ménagé cette farce, cette duperie.

LUCIE. — Et tu penses qu'une femme croirait ça ?

PHILIPPE. — Qu'elle le croie ou non, peu importe ; mais que veux-tu qu'elle y réponde ? C'est sans réplique possible. Personne ne peut m'empêcher d'écrire gratuitement sur un carnet un nom de femme à chaque page. Et s'il m'a fait plaisir de choisir le tien, ma femme elle-même n'a rien à y dire. Et comme il n'y a pas justement de réponse possible à cette fantaisie et que Colette se sentirait dans son tort elle finirait fatalement par adopter mon explication, même si au premier abord elle lui semblait inacceptable.

LUCIE. — Mais je te découvre, dis-moi. Je ne te connaissais pas sous ce jour-là. Tu es un dangereux personnage.

PHILIPPE. — Très dangereux, mon chéri.

LUCIE. — Mais on ne peut être sûr de rien avec toi ?

PHILIPPE. — Tu es sûre que je t'aime, pourtant ?

LUCIE. — Je commence à me le demander.

PHILIPPE. — Si je t'aime ?

LUCIE. — Si j'ai raison d'en être sûre !

PHILIPPE. — Tu m'imagines peut-être avec cinq ou six autres femmes que toi dans ma vie ?

LUCIE. — Je m'aperçois qu'avec toi on peut s'attendre à tout. Tu mens d'une façon abominable. Avec un sang-froid, une lucidité !

PHILIPPE. — Et toi ?

LUCIE. — Moi ? Je suis incapable de mentir !

PHILIPPE. — Tu as manqué de sang-froid avec Colette ?

LUCIE. — Il a bien fallu que j'en aie. Mais autrement je suis incapable.

PHILIPPE. — Tu ne m'as jamais trompé ?

LUCIE. — Tu sais bien que non.

PHILIPPE. — Moi peut-être. Mais toi ?

LUCIE. — Pourquoi plaisantes-tu ?

PHILIPPE. — Parce que je parle sérieusement.

LUCIE. — Je m'en vais.

PHILIPPE. — Tu fuis le débat ?

LUCIE. — Je le refuse. Je t'ai dit que je ne sais pas mentir. Si tu me questionnes je vais me troubler, tu comprendras tout !

PHILIPPE. — On se voit vendredi ?

LUCIE. — Note-le bien sur ton carnet.

PHILIPPE. — Maintenant ça n'aurait plus de sens.

LUCIE. — Et si tu « m'oublies » ?

PHILIPPE. — Je noterai « Fouquet's » pour m'en souvenir.

LUCIE. — Mufle.

PHILIPPE. — Je t'aime.

LUCIE. — Ah ! je te préviens qu'à partir de maintenant tu es surveillé les lundi, mercredi et vendredi. Colette a l'intention de voir si tu rentres plus tard ces jours-là. C'est charmant.

PHILIPPE. — Alors, mon chéri, changeons de jour.

LUCIE. — Tu veux ?

PHILIPPE. — Viens demain. Ah ! non. Demain j'ai un Suisse de passage avec qui j'ai pris rendez-vous à 4 heures et demie. Je ne pourrai pas le lâcher avant le dîner.

LUCIE. — Tu t'en souviens sans ton carnet de celui-là ?

PHILIPPE. — Il m'a téléphoné il y a une heure.

LUCIE. — Il y a une heure tu m'attendais rue de Berry.

PHILIPPE. — Enfin... avant que j'y aille, si tu préfères. Alors samedi, veux-tu ?

LUCIE. — Pas vendredi ?

PHILIPPE. — Plus de vendredi ! Nous brouillons les cartes.

LUCIE. — Mais, dis-moi... J'y pense tout d'un coup : nous ne nous voyons jamais avec cette précision de machine. Où as-tu pris que nous nous rencontrions à jour fixe ? Nous n'avons jamais eu cette régularité ? Comment est-ce que je n'y ai pas pensé plus tôt ? Je suis folle, moi aussi !

PHILIPPE. — A quoi n'as-tu pas pensé, mon chéri ?

LUCIE. — Ne fais pas le distrait, veux-tu. A ce que je te dis : nous ne nous sommes jamais vus trois fois par semaine comme des automates. Où as-tu pris ça ? Et lundi, mercredi et vendredi ne sont pas invariables, que je sache. Tiens, mercredi dernier tu étais au Havre !...

PHILIPPE. — Eh bien ?

LUCIE. — Eh bien, quand nous ne nous voyons pas tu inscris quand même nos rendez-vous ?

PHILIPPE. — Naturellement.

LUCIE. — Tu trouves ça naturel ? Tu as besoin de savoir au Havre que si tu te trouvais à Paris à 5 heures nous serions ensemble ?

PHILIPPE. — Mais pas du tout !

LUCIE. — Mais alors, explique-toi ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu sais que je ne supporte pas le mystère et cette atmosphère de mensonge. Je veux savoir ! Si tu me trompes je te serais infiniment obligée de me prévenir, parce que je ne l'accepterai pas.

PHILIPPE. — Mais, mon chéri ! tu me joues la comédie ?

LUCIE. — J'ai l'air de jouer la comédie en ce moment ?

PHILIPPE. — Mais tu ne te vois pas. Je n'en crois pas mes yeux, je t'assure, ni mes oreilles. Calme-toi ! Pourquoi trouves-tu extraordinaire que j'inscrive ton nom sur mon agenda quand nous n'avons pas de rendez-vous ? Je te répète que ton nom inscrit tous les deux jours — et sans défaillance, justement — faisait partie d'une tactique pour éviter tout soupçon de la part de Colette. Il m'aurait suffi de rire et de lui demander s'il était normal que nos rendez-vous aient cette régularité chronométrique. C'était une raison de plus pour la confondre et la rendre honteuse de son indiscrétion.

LUCIE. — Mais, ce que tu me dis là, c'est le mensonge que tu lui aurais fait ?

PHILIPPE. — Oui.

LUCIE. — Alors, ne me le fais pas à moi !

PHILIPPE. — Quoi ?

LUCIE. — Ne me dis pas à moi ce que tu lui aurais dit pour la tromper, voyons !

PHILIPPE. — Mais je ne te dis pas la même chose.

LUCIE. — Si !

PHILIPPE. — Je t'explique pourquoi j'ai écrit ton nom même quand nous ne nous voyions pas.

LUCIE. — Oui, mais ton explication était faite pour convaincre Colette qu'il n'y avait rien entre nous.

PHILIPPE. — Alors ?

LUCIE. — Alors comment veux-tu que je te croie ?

PHILIPPE. — Mais, mon chéri, que veux-tu au juste que je te prouve ?

LUCIE. — Oh ! je ne veux plus rien ! J'ai horreur de tout cela, simplement.

PHILIPPE. — De quoi donc ?

LUCIE. — De ce jeu de passe-passe avec la vérité.

PHILIPPE. — Mais je ne comprends pas quelle mouche t'a piquée tout d'un coup.

LUCIE. — N'en parlons plus.

PHILIPPE. — On se voit vendredi ?

LUCIE. — Non.

PHILIPPE. — Tu as raison. Pas vendredi, puisque je serai surveillé ce jour-là. Samedi.

LUCIE. — On verra.

PHILIPPE. — Ce sera noté.

LUCIE. — Tu m'agaces.

PHILIPPE. — Tu n'es pas gentille avec moi, mon chéri.

LUCIE. — Je n'en ai pas envie.

PHILIPPE. — Et Colette, alors ? Où est-elle allée ?

LUCIE. — Elle avait une course dans le quartier. Elle est partie comme une folle pour essayer de trouver encore un magasin ouvert.

PHILIPPE. — Telle que je la connais elle est capable — s'il était fermé — de l'avoir fait rouvrir. Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Tu as encore des questions bizarres à me poser ? Tu me fais beaucoup de peine, tu sais.

LUCIE, *avec un sourire.* — Toi aussi.

PHILIPPE. — Quoi ?

LUCIE. — Je te regarde et tu me fais aussi un peu de peine.

PHILIPPE. — Eh bien, tu vois, notre entretien se terminera sur une note touchante.

LUCIE. — 7 heures et demie ! Mon Dieu ! Charles doit être rentré, le pauvre, avec son furoncle !

PHILIPPE. — Il a un furoncle ?

LUCIE. — Il est très malheureux. Un furoncle dans le cou qui lui fait très mal.

PHILIPPE. — Va vite alors et dis-lui qu'il se fasse faire de la pénicilline. C'est très douloureux dans ces conditions-là, mais radical. Pauvre Charles ! Dis-lui que j'irai le voir s'il est obligé de garder le lit.

LUCIE. — Embrasse-moi. Je t'adore.

PHILIPPE. — Moi aussi, mon amour. Ta mauvaise humeur est passée ?

LUCIE. — Oui !

PHILIPPE. — A samedi ! *(Il l'a accompagnée et revient. Il jette un coup d'œil sur sa montre et compose un numéro de téléphone.)* « Allô ! C'est vous, Simone ? Bonsoir, mon ange. C'est moi. Ma femme n'est pas encore rentrée : je vous appelle pour vous dire que je pense à vous. Et aussi pour vous demander une grande faveur. Je serai libre demain et vendredi à 5 heures... Tu peux ? Ça ne change pas trop tes projets ? Alors, mon chéri, tu ne sais pas comme je suis heureux. Moi je t'adore, mon amour. Je crois que j'entends l'ascenseur. Je te quitte. Je vous embrasse, mon amour. A demain. J'y serai à moins vingt. » *(Il raccroche et va ouvrir une porte. Il s'adresse à Colette encore dans l'entrée de l'appartement.)* Tu as trouvé ce que tu voulais ?

COLETTE, *entrant et l'embrassant.* — Quoi donc ? Oui, oui, pourquoi ? Je viens de rencontrer Lucie dans l'escalier : elle m'a dit que vous aviez bavardé un long moment. Je suis navrée de l'avoir manquée.

PHILIPPE. — Oui, Charles a un furoncle dans le cou, il paraît. Il doit beaucoup souffrir. J'ai dit à Lucie que les piqûres de pénicilline sous le furoncle sont douloureuses, mais radicales. L'année dernière, tiens, Paul Gerbault avait eu un furoncle lui aussi...

COLETTE. — Paul ?

PHILIPPE. — Oui, Paul Gerbault, un énorme furoncle, je me rappelle, le pauvre vieux, eh bien...

COLETTE. — Ecoute, je t'en supplie, changeons de conversation !

PHILIPPE. — Pourquoi ?

COLETTE. — Mais parce que c'est dégoûtant ! J'arrive et tu commences à me parler de furoncles. Tu pourrais trouver autre chose.

PHILIPPE. — C'est à cause de celui de Charles... Je t'explique que Paul en avait un.

COLETTE. — Oui, eh bien ! Charles se soignera, que veux-tu, et son furoncle guérira ! Qu'est-ce que tu as fait d'intéressant ?

PHILIPPE. — Moi ? Rien d'extraordinaire. Depuis 4 heures et demie j'étais collé avec un Suisse de passage à Paris. Il ne me lâchait plus. Je le quitte à la minute. Ce que ces gens-là peuvent être lents dans tout ce qu'ils font ! Il voulait que nous passions la soirée ensemble, je n'en ai vraiment pas eu le courage.

COLETTE. — Tu as l'air vanné, mon pauvre chou !

PHILIPPE. — Et toi ? Tu es bien ?

COLETTE. — Très bien, mon chéri, ça va très bien.

PHILIPPE. — Tu as fait ce que tu voulais ?

COLETTE. — Quand ça ?

PHILIPPE. — Eh bien... aujourd'hui !

COLETTE. — Oui, enfin...

PHILIPPE. — Tu as l'air toute contente ?

COLETTE. — Tant mieux si j'en ai l'air.

PHILIPPE. — Tu n'es pas contente ?

COLETTE. — Mais oui, je le suis !

PHILIPPE. — Alors, tout va bien, mon chéri ?

COLETTE. — Je me tue à te le dire.

PHILIPPE. — Tu n'as pas trouvé mon agenda par hasard ? J'ai dû l'oublier quelque part, je le cherche partout depuis midi. Je l'avais ce matin...

COLETTE. — Je me demande ce que tu n'oublieras pas ! Un jour tu sortiras sans cravate. Oui, je l'ai trouvé justement. Il est là.

PHILIPPE. — Ah ! tu es gentille. Merci.

COLETTE. — C'est imprudent, mon ami, de laisser traîner son agenda. Imagine que tu aies des aventures et que je sois une femme indiscrète !

PHILIPPE. — Tu saurais tout ! Mais si j'avais des aventures, comme tu dis, je pense que je ne serais pas assez stupide pour les inscrire sur mon agenda et, dans ce cas, assez étourdi pour te le laisser entre les mains.

COLETTE. — Les femmes sont si bêtes, tu sais.

PHILIPPE. — Non.

COLETTE. — Tu ne trouves pas que les femmes soient bêtes ?

PHILIPPE. — Non.

COLETTE. — Tu es le premier homme à qui j'entends dire ça. Au fond, c'est sûrement toi qui as raison. A croire les hommes en général on dirait toujours que nous sommes des gourdes.

PHILIPPE. — C'est que tu dois voir des mufles, mon chéri.

COLETTE. — Cette supériorité d'intelligence. Ça n'est pas vrai !

PHILIPPE. — Bien sûr, ça n'est pas vrai. La supériorité des hommes sur les femmes c'est seulement de mieux mentir qu'elles.

COLETTE. — Pourquoi dis-tu ça ?

PHILIPPE. — Je dis ça parce que tu parles de la supériorité des hommes. Je te dis ce que j'en pense.

COLETTE. — Que vous mentez mieux que nous ?

PHILIPPE. — Oui.

COLETTE. — Où as-tu pris ça ?

PHILIPPE. — Partout !

COLETTE. — Que vous êtes plus forts que nous parce que vous mentez mieux ? Ça, je te prouverai le contraire quand tu voudras !

PHILIPPE. — Tu ne me prouveras rien du tout, mon chéri. Je suis dans les affaires toute la journée : mon opinion est faite depuis longtemps. On ment et l'on entend mentir du matin au soir ; un bon homme d'affaires est quelqu'un qui sait mieux mentir que les autres, simplement. Au théâtre on nous propose des Célimènes comme exemples de duplicité. Mais, mon chéri, j'ai affaire tous les jours à des hommes auprès de qui Célimène est une petite fille. Il n'y a pas une Célimène qui arrive à la cheville d'un gros monsieur à lunettes derrière son bureau. Et nous en voyons vingt par jour ! Les femmes mentent aux hommes quand elles les retrouvent, à 6 heures ou à 9 heures ; mais eux mentent depuis 8 heures du matin ! Et ils mentent entre menteurs ! C'est bien plus difficile.

COLETTE. — Tu mens toute la journée, toi ?

PHILIPPE. — Forcément ! Seulement, moi, je fais l'inverse des femmes : je m'arrête de mentir en quittant mon bureau.

Il lui baise une main.

COLETTE. — Tu es un amour. Et d'ailleurs ici tu ne saurais plus mentir.

PHILIPPE. — J'en ai peur. Tu ne ferais de moi qu'une bouchée.

COLETTE. — Je te connais bien. Tu es la franchise même.

PHILIPPE. — Tu me connais très bien.

COLETTE. — Tiens, imagine — je n'en sais rien, je ne l'ai pas ouvert ! — mais imagine que j'aie feuilleté ton agenda, que tu avais laissé traîner, et que j'y aie vu inscrit des rendez-vous avec des femmes — ou même avec une femme — même avec une amie à moi, Lucie, tiens, si tu veux...

PHILIPPE, *riant.* — Lucie !...

COLETTE. — Eh bien, toi, je ne t'aurais soupçonné de rien !

PHILIPPE. — Merci, mon amour.

COLETTE. — C'est vrai. Ça ne me serait pas venu à l'esprit.

PHILIPPE. — Tu en aurais pensé quoi ?

COLETTE. — Je ne sais pas ! Je crois que je n'aurais même pas cherché une explication.

PHILIPPE. — C'est comme ça qu'il faut être, mon chéri.

COLETTE. — C'est vrai ! Regarde-moi. Si tu avais une maîtresse, crois-tu que je ne le comprendrais pas tout de suite ?

PHILIPPE. — Je t'en offre autant. Si tu avais un amant, crois-tu que je ne le sentirais pas immédiatement ?

Ils s'embrassent.

RIDEAU

LES VEDETTES CAPRICIEUSES

Pièce radiophonique, par DENIS MARION

Cette pièce a été diffusée pour la première fois le 16 avril 1949, par la Chaîne Nationale *(Radiodiffusion française)*, dans une mise en ondes de JACQUES REYNIER.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous les droits futurs. Copyright 1949 by Denis MARION.

PERSONNAGES :

(dans l'ordre de leur arrivée)

La journaliste	*Rosy VARTE*
Le concierge	*Jean DALTEN*
L'assistant	*Roland BERNARD*
L'opérateur	*Antonin BARYEL*
La doublure homme	*Jean PEMEJA*
La doublure femme	*Martine AUDRAIN*
Teissandier, producteur	*Louis ARBESSIER*
Bénardin, metteur en scène	*Teddy BILIS*
Liancourt, directeur de production	*Jean DALTEN*
Roger, second assistant	*Jean-Paul ROLAND*
Lolette, actrice	*Sophie DESMARETS*
Raymond Otta, jeune premier	*Maurice TEYNAC*
Ampion, scénariste	*Pierre LEPROUX*

(Il existe de cette pièce une version en un acte pour la scène.)

LES VEDETTES CAPRICIEUSES

La scène se passe sur le plateau d'un studio, à Paris.

LA JOURNALISTE. — Pardon, monsieur. Je voudrais voir M. Bénardin.

LE CONCIERGE DU STUDIO. — M. Bénardin ? Connais pas.

LA JOURNALISTE. — Comment, vous ne le connaissez pas ? M. Bénardin, le metteur en scène...

LE CONCIERGE. — Connais pas.

LA JOURNALISTE. — C'est bien ici le studio de Vaucouleurs ?

LE CONCIERGE. — Vous savez lire ? C'est écrit assez grand.

LA JOURNALISTE. — M. Bénardin m'a pourtant donné rendez-vous ici, à 9 heures. Il donne le premier tour de manivelle d'*Amour et Trahison*.

LE CONCIERGE. — Ah ! ça doit être le nouveau film qui commence aujourd'hui. Et qu'est-ce que vous lui voulez, à M. Bénardin ?

LA JOURNALISTE. — Je suis journaliste. Je fais un reportage pour *le Petit Echo de la rampe et de l'écran*.

LE CONCIERGE. — Plateau B. Au fond de la cour, l'escalier de fer à droite.

Bruits de pas, d'abord sur du pavé, puis sur du fer. Porte qui se ferme. Bruits de pas de plusieurs personnes, murmures de voix, marteau enfonçant des clous, appareils traînés par terre, etc.

LA JOURNALISTE. — Excusez-moi, monsieur. C'est bien ici que tourne M. Bénardin ?

L'ASSISTANT. — Vous avez rendez-vous ?

LA JOURNALISTE. — Je suis le reporter du *Petit Echo de la rampe et de l'écran*.

L'ASSISTANT. — Enchanté, mademoiselle, je suis l'assistant. M. Bénardin sera ici dans un instant.

LA JOURNALISTE. — Vous me donnerez bien quelques explications, en attendant...

L'ASSISTANT. — Volontiers. Le décor devant vous représente la chambre à coucher du château de Castel-Randolfo, demeure seigneuriale de l'illustre famille des Lupercati.

LA JOURNALISTE. — Le lit à baldaquin est très beau. Il est d'époque ?

L'ASSISTANT. — Evidemment.

LA JOURNALISTE. — Le couple qui est couché dessus, ce n'est pas Lolette et Raymond Otta ?

L'ASSISTANT. — Mais non. Nos vedettes sont encore dans leur loge. Ici ce sont les doublures, sur lesquelles l'opérateur règle les lumières. Ecoutez-le.

L'OPÉRATEUR. — Envoyez le vingt-sept ! Coupez ! Et toi, petite tête ! Penche-toi un peu plus sur Mademoiselle. Pas autant. Là. Parfait. Machiniste, marquez la place des pieds de Monsieur sur la couverture !

L'ASSISTANT. — Et il y a une heure que ça dure. Vous voyez, ça n'a rien de drôle, le cinéma.

LA JOURNALISTE. — Je voudrais avoir une interview. Surtout de Raymond Otta.

L'ASSISTANT. — Rien de plus facile.

LA JOURNALISTE. — Je puis aller dans sa loge ?

L'ASSISTANT. — Ce n'est pas la peine. Je vais les faire chercher tous les deux pour qu'ils répètent leur scène avant l'arrivée de M. Bénardin. Ce sera autant de gagné. Roger, prie M^lle^ Lolette et

M. Raymond Otta de venir sur le plateau. Grouille-toi. En attendant nous allons faire un essai pour le son. Parlez, les doublures.

LES DOUBLURES, *ensemble.* — Que faut-il dire ?

L'ASSISTANT. — N'importe quoi.

LA DOUBLURE HOMME. — Ça vous intéresse, des bas nylon ?

LA DOUBLURE FEMME. — Vous en avez à vendre?

LA DOUBLURE HOMME. — Pas moi, un copain. Des vrais, qui viennent d'Amérique.

LA DOUBLURE FEMME. — Combien ?

L'ASSISTANT. — Ça suffit, taisez-vous. Bon pour le son ?

VOIX DANS LE MICRO. — Bon pour le son.

LA DOUBLURE HOMME. — Quinze cents balles.

LA DOUBLURE FEMME. — Vous ne vous embêtez pas dans la vie. Ceux-ci m'ont coûté douze cents.

LA DOUBLURE HOMME. — Montrez voir... de la camelote.

LA DOUBLURE FEMME. — Bas les pattes ! Je ne vous demande pas votre avis.

L'ASSISTANT. — Silence ! L'essai du son est terminé.

LA DOUBLURE HOMME. — Laissez-moi tâter le renforcé. Je parie que ce n'est pas du 51 gauge.

LA DOUBLURE FEMME. — Dites donc ! Ce n'est pas une raison pour me mettre les cuisses à l'air.

L'ASSISTANT. — Voulez-vous une fois pour toutes vous taire ?

L'OPÉRATEUR. — Et reprendre vos places. Plus près, mademoiselle, plus près, le bras gauche replié. Là. Et vous, monsieur, la jambe droite plus allongée. Pas si loin, le pied juste dans la marque.

LA JOURNALISTE. — Vous les avez dans quelle pointure, vos bas nylon ?

LA DOUBLURE HOMME. — Quels bas nylon ?

LA DOUBLURE FEMME. — Elle est bonne, celle-là.

L'ASSISTANT. — N'insistez pas, mademoiselle. C'est un farceur. Voilà M. Bénardin...

LA JOURNALISTE. — Avec qui parle-t-il ?

L'ASSISTANT. — Voyons, avec M. Teissandier, le producteur.

LE PRODUCTEUR, *continuant une conversation.* — ... et je me suis déjà assuré, mon cher Bénardin, la sortie en exclusivité dans la nouvelle salle qui va s'ouvrir le mois prochain, le Splendid, une salle comme on n'en a encore jamais vu : une atmosphère climatérique, avec un plafond consterné d'étoiles...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Pardon ?

LE PRODUCTEUR. — Vous avez bien compris : une atmosphère climatérique, avec un plafond, comme le ciel, consterné d'étoiles...

LE METTEUR EN SCÈNE, *réprimant un rire.* — Bravo !

LE PRODUCTEUR. — Dites donc ! Vous ne tournez pas dans le grand décor ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Nous commençons ici, par la chambre nuptiale, le temps que l'architecte termine la salle de bal sur l'autre plateau.

LE PRODUCTEUR. — Excellente idée.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Voilà vingt-deux ans que je vends ma salade.

LE PRODUCTEUR, *avec un rire égrillard.* — Vous savez battre le fer quand il est chaud.

LE METTEUR EN SCÈNE, *sans comprendre.* — Il faut bien.

LE PRODUCTEUR. — Ce changement de programme va être du goût de nos deux vedettes. Elles doivent se pourlécher les bobines.

LE METTEUR EN SCÈNE, *même jeu.* — Comme vous dites. Comment se fait-il qu'elles ne soient pas encore sur le plateau ?

L'ASSISTANT. — J'ai envoyé Roger appeler Mlle Lolette et M. Raymond Otta il y a un quart d'heure, monsieur.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Nous sommes prêts ?

L'ASSISTANT. — Les lumières ont été réglées sur les doublures et j'ai fait répéter pour le son.

LE METTEUR EN SCÈNE, *au Producteur.* — Mon cher producteur, vous constatez par vous-même que le metteur en scène n'est pas seul responsable de tous les retards. Attendons le bon plaisir de ces messieurs-dames. *(Un temps.)* Pourquoi disiez-vous qu'ils seraient ravis ?

LE PRODUCTEUR. — Ne faites pas l'innocent.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je vous jure...

LE PRODUCTEUR. — Comment ? Vous ne savez pas ? Quand les avez-vous vus pour la dernière fois ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Pour l'essayage des costumes, il y a quinze jours. Depuis, plus moyen de mettre la main dessus. Pas même au téléphone.

LE PRODUCTEUR. — Nos deux tourtereaux filent le parfait amour.

LE METTEUR EN SCÈNE ET L'ASSISTANT, *ensemble.* — Pas possible !

LE PRODUCTEUR. — Je vous le certifie sur papier timbré.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Mais Raymond Otta n'a pas un clou et Lolette travaille plutôt pour la grosse industrie.

LE PRODUCTEUR. — Avec la bijouterie qu'elle trimballe sur elle, la chère enfant peut s'offrir des vacances.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Les bruits que Raymond n'en pinçait pas pour les femmes ?... des médisances ?

LE PRODUCTEUR. — Lolette l'a converti.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Pour un coup de veine...

LE PRODUCTEUR. — A qui le dites-vous ! A propos, où est Liancourt ?

LE DIRECTEUR DE PRODUCTION. — Me voici, monsieur.

LE PRODUCTEUR. — N'oubliez pas d'envoyer des communiqués à la presse.

LE DIRECTEUR DE PRODUCTION. — Je file dans mon bureau vous mijoter un entrefilet gratiné !

LE PRODUCTEUR. — C'est cela. Allons, Bénardin, reconnaissez maintenant que j'avais raison.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Raison en quoi ?

LE PRODUCTEUR. — En engageant Lolette et Raymond, dont vous ne vouliez pas entendre parler pour ce film.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Moi ? Ne pas vouloir de Lolette, qui est exactement la femme du rôle ? Ne pas vouloir de Raymond Otta, qui ne peut pas se montrer en public sans que son complet soit mis en charpie par les midinettes, qui conservent ses boutons comme souvenir ? Vous êtes fou, mon cher. Ce que j'ai dit, c'est qu'ils ont tous les deux une tête de cochon et qu'ils nous vaudront les pires ennuis. C'est tout à fait différent.

LE PRODUCTEUR. — Vous ne pouviez pas prévoir ce qui allait se passer, d'accord.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vous, dans cinq minutes, vous m'expliquerez que vous les avez jetés dans les bras l'un de l'autre.

LE PRODUCTEUR. — Ils m'ont devancé. Sinon, j'en aurais été capable. Il y a quand même de bons moments dans ce sacré métier de producteur. J'ai beau être déjà en retard pour mes rendez-vous, je reste voir la grande scène d'amour. J'en aurai pour mon argent. Ce ne sera pas du cinéma, je vous le garantis.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Permettez que je jette un dernier coup d'œil sur le décor. Cette découverte sur le paysage fait un peu pauvre. Il me faudrait un détail rapproché qui évoque l'Italie... Que diriez-vous d'un if ?

LE PRODUCTEUR. — Un nif, deux nifs, trois nifs, autant de nifs que vous voudrez, cher ami. Avec vous je ne lésine jamais.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Dites donc, Roger, ne fichez pas le camp en me voyant.

LE SECOND ASSISTANT. — Je vais chercher les acteurs, monsieur, ils seront là dans une minute.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Comment ? Il y a une heure que ce devrait être fait.

LE SECOND ASSISTANT. — Je sors de leur loge, monsieur, mais je ne savais pas que vous étiez arrivé. Mlle Lolette et M. Otta ont été catégoriques : ils ne veulent pas répéter avec un assistant.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Naturellement. Allez, filez, vous devriez déjà être revenu.

LE PRODUCTEUR. — Ils sont susceptibles comme des enfants.

LE METTEUR EN SCÈNE. — On ne traite pas des vedettes de leur importance comme de simples comédiens, mon ami.

L'ASSISTANT. — Excusez-moi, monsieur, j'avais cru bien faire.

LE PRODUCTEUR. — Ils doivent répéter en tête à tête... avec les gestes.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Ça m'est bien égal du moment qu'ils sont à l'heure sur le plateau. J'espère qu'ils ne vont pas me faire droguer ainsi tous les jours.

LE PRODUCTEUR. — Hé ! hé ! Si j'étais à la place de Raymond...

LE METTEUR EN SCÈNE. — L'amour, c'est l'amour, mais le cinéma, c'est le cinéma. A 9 heures du matin rien ne doit empêcher l'acteur de se trouver devant la camera, habillé, maquillé et connaissant son texte... et de la boucler jusqu'à ce que je lui demande de l'ouvrir. Or je constate qu'il est 9 heures et demie... Par exemple ! Où est l'accessoiriste ?

L'ASSISTANT. — Il est allé chercher l'if...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Jamais là quand on a besoin de lui ! Pourquoi n'y a-t-il pas de crucifix ?

L'ASSISTANT. — Le scénario n'en prévoit pas...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Il faut tout vous dire, alors ? Vous n'êtes pas capable de la moindre initiative ! Il doit y avoir un crucifix au chevet du lit, cela va de soi. Vous n'imaginez pas que je vais tourner la scène d'amour sans crucifix.

L'ASSISTANT. — On va en chercher un tout de suite à la réserve, monsieur.

LE PRODUCTEUR. — Est-ce bien nécessaire ? Cela ne va pas nous retarder encore plus ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Nécessaire ? Dites que c'est indispensable. Vous ne comprenez pas qu'au-dessus des amants doit planer le symbole de... de...

LE PRODUCTEUR. — ... de la religion ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je ne fais pas un film pour les patronages. Un symbole de... de...

L'ASSISTANT. — ... de la justice ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — La justice n'a rien à voir ici...

L'ASSISTANT. — Un symbole de la souffrance ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vous êtes fou ? Je ne suis pas un sadique. Un symbole tout court, quoi. Cela se comprend sans explications.

L'ASSISTANT. — Voilà le crucifix, monsieur.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Qu'est-ce que c'est que ce machin-là ? C'est tout petit et noir.

L'ASSISTANT. — Ivoire et ébène. Très beau travail Renaissance. Assorti au style du lit.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Rapportez-moi cette horreur tout de suite. Il me faut un crucifix d'un mètre de haut. Qu'il fasse sous le baldaquin une jolie tache claire où la lumière accroche bien. C'est inouï le mal qu'on a à se faire comprendre.

L'ASSISTANT. — Bien, monsieur.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je ne peux me reposer sur personne, il faut que je fasse tout moi-même. Enfin, vous voyez le temps perdu, sans qu'il y ait de ma faute. A commencer par les vedettes qui se croient tout permis. Je la retiens, Lolette. S'imagine-t-elle que je vais lui envoyer un ambassadeur chaque fois que j'aurai besoin d'elle ? Il n'y a pas si longtemps elle se grouillait sur le turf au premier coup de sifflet...

L'ASSISTANT. — Les voilà !

LE METTEUR EN SCÈNE. — Chère amie, permettez-moi de vous féliciter : je ne vous ai jamais vue en beauté comme aujourd'hui. Votre charme, votre distinction viennent de projeter un rayon de lumière dans ce studio poussiéreux. En vous voyant je ne doute plus de réaliser avec votre concours le film de ma vie.

LOLETTE, *très froide*. — Merci.

LE PRODUCTEUR. — Ce vieux Raymond ! Content de vous la serrer. En pleine forme ?

RAYMOND OTTA, *mollement.* — Vous voyez.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je vous situe la scène en deux mots. Raymond, vous êtes le descendant d'une antique et noble famille. De la race, du cran, de la prestance, de la dignité, surtout beaucoup de dignité. Vous avez rencontré Lolette, une célèbre danseuse. Coup de foudre. Lolette vous fait du charme mais se refuse à vous. Le cœur brisé, vous retournez au château de vos pères épouser la cousine à laquelle vous êtes fiancé depuis l'enfance. Coup de théâtre : Lolette se trouve parmi les invités. C'est une espionne internationale et vous la surprenez au moment où elle dérobe dans le coffre familial le secret de la bombe atomique. Vous l'amenez dans la chambre nuptiale et vous entamez un émouvant duo d'amour. *(Bruit de marteau enfonçant des clous.)* Qu'est-ce que vous foutez-là ?

L'ASSISTANT. — C'est le nouveau crucifix qu'on cloue au mur.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vous voulez faire concurrence à la basilique du Sacré-Cœur ? Nous sommes ici dans une chambre à coucher, avec un plumard ducal et historique, mais un plumard de taille normale. Enlevez-moi cette bondieuserie et cherchez-moi quelque chose de discret et de distingué. C'est un symbole qu'il me faut, vous m'avez compris ? Un symbole et pas un panneau-réclame.

L'ASSISTANT. — J'ai compris, monsieur.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Alors, mes amis, je compte sur vous. De la flamme, de la passion, de la frénésie. Que cela ronfle. Couchez-vous.

LOLETTE. — Comme ça, tout de suite ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Avez-vous lu le scénario, oui ou non ? Les agaceries préliminaires se passent dans la salle du coffre-fort. On coupe et on vous retrouve ici.

RAYMOND OTTA. — Dans le plumard ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Dessus. Pas dedans. Vos places sont marquées. Allez, hop !

Grincements des ressorts du lit.

L'OPÉRATEUR. — Plus près, mademoiselle, plus près. Le bras gauche replié.

LE PRODUCTEUR, *bas, au metteur en scène.* — Heureusement que nous sommes nombreux.

LE METTEUR EN SCÈNE, *bas.* — Pourquoi ?

LE PRODUCTEUR, *bas.* — Avec leur tempérament, ils pourraient y aller au naturel.

L'OPÉRATEUR. — Plus près, monsieur Otta, le pied bien dans la marque. Voilà. Tournez la tête à gauche, vers Mademoiselle. Et pas de mouvements de main sous aucun prétexte.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vous vous sentez à l'aise, chère amie ?

LOLETTE. — Si l'on peut dire. J'ai une crampe dans le bras.

RAYMOND OTTA. — Je ne peux pas regarder de face ? Mon profil droit ne photographie pas bien.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vous n'allez pas jouer une scène d'amour en vous détournant de votre partenaire.

RAYMOND OTTA. — Comme vous voudrez, mais les opérateurs ont toujours loupé mon profil droit. Vous verrez à la projection que j'ai raison.

LE SECOND ASSISTANT, *bas à l'Assistant.* — Ils n'ont pas d'autre crucifix en réserve. J'ai rapporté les deux. Que faut-il faire ?

L'ASSISTANT, *bas au Second Assistant.* — Donnez-moi le premier. *(Haut :)* M. Bénardin, ce nouveau crucifix fait-il l'affaire ?

LE METTEUR EN SCÈNE, *distrait.* — Parfait. Dépêchez-vous de le placer. *(Bruit de clouage.)* Répétons pour le texte, si vous voulez bien.

LOLETTE, *sur un ton très froid.* — Je t'aime.

RAYMOND OTTA, *même jeu.* — Je t'aime.

LOLETTE, *même jeu.* — Tu ne peux pas savoir ce que je t'aime.

RAYMOND OTTA, *même jeu.* — Toi non plus, tu ne peux pas savoir comme je t'aime.

LOLETTE, *même jeu.* — Dis-le-moi alors, si je ne le sais pas.

RAYMOND OTTA, *même jeu.* — Je préfère te le montrer.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Coupez. Le plan s'arrête ici.

LE PRODUCTEUR, *admiratif.* — Comment Ampion fait-il pour écrire des dialogues aussi spirituels ? C'est vraiment le mec le plus ultra du cinéma.

LE METTEUR EN SCÈNE, *soucieux.* — Le mec le plus ultra, vous l'avez bien dit. Vous trouvez que c'est joué avec la conviction voulue ?

LE PRODUCTEUR. — Les répliques sont peut-être trop littéraires, trop brillantes. Si vous les remplaciez par un long baiser ? Ils ne manqueront pas d'enthousiasme pour se le donner, je vous jure.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Non, le baiser se trouve huit numéros plus loin. *(Plus haut :)* Nous allons répéter encore une fois pour le son. Le jeu est déjà très bien, mais puis-je vous demander d'extérioriser plus votre passion ? Vous venez de vous avouer votre amour, pour la première fois vous êtes dans les bras l'un de l'autre... Vibrez, sacré milliard, vibrez !...

LOLETTE, *sur un ton forcé.* — Je t'aime.

RAYMOND OTTA, *même jeu.* — Je t'aime.

LOLETTE, *même jeu.* — Tu ne peux pas savoir ce que je t'aime.

RAYMOND OTTA, *même jeu.* — Toi non plus, tu ne peux pas savoir comme je t'aime.

LOLETTE, *même jeu.* — Dis-le-moi alors, si je ne le sais pas.

RAYMOND OTTA, *même jeu.* — Je préfère...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Non, non et non ! Vous n'y êtes pas du tout. M. Otta, vous ne jouez pas une parodie. Songez une seconde à ce que vous éprouvez. Et vous, mademoiselle, ne dites pas : Je t'aime. Dites : je t'aime.

LOLETTE, *crispée.* — Je t'aime.

LE METTEUR EN SCÈNE, *encourageant.* — C'est

déjà mieux, mais ce n'est pas encore parfait. Je t'aime.

LOLETTE, *crispée.* — Je t'aime.

LE METTEUR EN SCÈNE. — ...T'aime.

LOLETTE, *crispée.* — Je t'aime.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Non. Nous n'arriverons à rien de bon tant que vous serez aussi crispée. Au fait, ce n'est peut-être pas la voix qui cloche, mais l'attitude. Donnez-vous.

LOLETTE. — Et puis quoi encore ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Pas d'histoire. Donnez-vous. Je vais vous montrer.

Les ressorts du lit grincent.

RAYMOND OTTA. — Hé là, vous allez chiffonner mon habit !

LE METTEUR EN SCÈNE. — Ne craignez rien. *(Avec passion :)* Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. *(Ton naturel :)* Vous y êtes ?

LOLETTE. — Je vais essayer. *(Bruits de ressorts du lit.)* Je t'aime.

L'OPÉRATEUR. — Plus près, mademoiselle, plus près.

LOLETTE. — Je t'aime.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Est-ce que vous êtes en bois tous les deux ? Je vous demande de vibrer et vous restez là comme une portion de nouilles servie au rabais.

LOLETTE. — Je n'en peux rien, je ne sens pas cette scène.

RAYMOND OTTA. — Moi non plus.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vous ne sentez pas, vous ne sentez pas... c'est à n'y rien comprendre. Le clou du film, le paroxysme de l'intrigue, le meilleur dialogue qu'Ampion ait jamais écrit. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

LE PRODUCTEUR. — Ne vous emballez pas, Bénardin. Je ne trouvais pas ça mal du tout. Je suis sûr qu'avec une répétition de plus ce serait tout à fait épatant. N'oubliez pas que nous sommes déjà en retard.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Vous, je vous en prie.

LE PRODUCTEUR. — Ils sont sans doute intimidés.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Intimidés, eux ? Vous ne les connaissez pas. Ils descendraient les Champs-Elysées à poil si cela pouvait leur faire une bonne publicité. Pourtant, quand j'y réfléchis... C'est bien la première fois qu'il leur arrive de dire un dialogue qui corresponde à leurs vrais sentiments. Peut-être que cela les gêne... *(Aux acteurs :)* Ecoutez-moi, mes enfants. Il n'y a qu'une journaliste sur le plateau, mais si vous désirez que je la vide et même les machinistes qui ne sont pas indispensables...

LOLETTE. — Ils ne me gênent pas.

RAYMOND OTTA. — Moi non plus.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Alors, je vous demande de faire un petit effort. *(A l'Assistant :)* Vous, fichez-moi en l'air ce crucifix. On ne voit que lui et il glace toute la scène.

LE DIRECTEUR DE PRODUCTION. — Ça y est ! J'ai mijoté un communiqué à la presse de première ! Ecoutez-moi ça. Titre : *le Celluloïd favorise la combustion des cœurs.*

» Premier sous-titre : *Parce qu'il a laissé pousser sa moustache, Raymond Otta empêche Lolette de devenir la reine des Pyramides.*

» Second sous-titre : *les admirateurs du couple parfait lui permettront-ils de se marier ?*

» Et voici le texte :

» *C'est au cours des prises de vues* d'Amour et Trahison, *la grandiose réalisation de la Mondial-Films, que la plus pétulante de toutes nos ingénues, la délicieuse Lolette, a senti battre son cœur que l'on croyait enchaîné par le riche propriétaire de tous les palaces égyptiens. Il faut dire que Raymond Otta lui donnait la réplique, et, pour qu'il incarne mieux son personnage d'héritier d'une noble famille italienne, une moustache toute neuve ombrageait sa lèvre. Depuis longtemps le suffrage unanime des spectateurs avait décidé que ces deux vedettes, bien qu'elles n'aient jamais joué ensemble, formaient le couple parfait du cinéma. L'écran n'est-il pas le reflet de la vie ? Les deux sympathiques étoiles en ont naturellement conclu que ce qui leur réussissait si bien devant la camera ne devait pas manquer de charme dans la vie privée. On chuchote que les scènes de passion du film y ont gagné d'être interprétées avec une intensité sans précédent. Parions qu'un mariage auquel sera convié le tout-cinéma suivra de très peu le dernier tour de manivelle.*

» C'est envoyé, non ? »

LOLETTE. — Je vous interdis...

RAYMOND OTTA. — Si cette infamie est publiée, je vous casse la figure.

LE PRODUCTEUR. — Du calme, mes enfants.

LOLETTE. — Voulez-vous me faire le plaisir de jeter ces insanités au feu sur-le-champ !

RAYMOND OTTA. — Que je ne retrouve pas cet individu sur le plateau ou je fais un malheur.

LE DIRECTEUR DE PRODUCTION. — Mais je n'y suis personnellement pour rien...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Disparaissez, cela vaudra mieux.

LE PRODUCTEUR. — Maintenant que cet idiot est parti, écoutez-moi sans vous fâcher. Vous êtes des personnages publics. Qu'est-ce que je raconte ? Vous êtes bien plus célèbres que les personnages publics. Est-ce qu'on connaît la couleur des fixe-chaussettes du Président du Conseil ? Non, n'est-ce pas ? Tandis qu'il n'y a pas un seul lecteur d'hebdomadaire de cinéma qui ne sache la couleur des vôtres, mon cher Raymond. Et qui peut ignorer, chère amie, que vous avez perdu votre dernière dent de lait à l'âge de quinze ans et que vous dormez toujours en chien de fusil ? Il faut être raisonnable et vous résigner : votre vie sentimentale ne peut pas, elle non plus, rester confidentielle.

LOLETTE. — Mais...

RAYMOND OTTA. — Permettez...

LE PRODUCTEUR. — Je sais ce que vous allez me

dire. Vous n'avez pas l'intention de vous marier ? Aucune importance. Simple formule de style pour ne pas éveiller la susceptibilité des ligues de décence. Personne ne vous réclamera un extrait de l'état civil. Fiez-vous à ma vieille expérience : ce que j'en fais, c'est pour votre bien. De toute manière votre liaison ne peut rester longtemps secrète.

LOLETTE. — Vous rêvez ? Vous me voyez collée avec cette tête à claques ?

RAYMOND OTTA. — Je préférerais me la...

LE PRODUCTEUR. — Voyons, c'est un malentendu...

LOLETTE. — Au contraire, j'entends fort bien, Monsieur a déjà éprouvé le besoin de se vanter...

RAYMOND OTTA. — Je n'ai pas de quoi me vanter, je vous assure. Tandis que Madame aura été pressée d'exciter la jalousie des copines...

LE PRODUCTEUR. — Enfin, on m'a assuré hier soir encore que Raymond et vous... que Lolette s'était... J'ai cru en toute bonne foi...

LOLETTE. — Est-ce que vous savez aussi que j'ai trouvé une figurante dans la loge de Monsieur ? Une figurante, une fille de rien !

RAYMOND OTTA. — On ne vous a pas parlé du brillant que Mademoiselle arbore depuis deux jours ? Ce n'est pas moi qui le lui ai donné, je vous assure.

LOLETTE. — Tout le monde vous croira, vous êtes bien trop pingre.

RAYMOND OTTA. — Au moins je ne risque pas d'être mis sur le sable par une grue.

LOLETTE. — Les noms d'oiseaux appellent les noms de poissons et j'en connais un qui vous irait à merveille.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Silence ! Pas de bagarres sur le plateau. Voilà une heure de perdue. Qu'il ne soit plus question de ce communiqué et reprenez vos places. Vous réglerez vos affaires personnelles plus tard. C'est compris ? Allons, une dernière répétition. *(Grincements des ressorts du lit.)* Nous y sommes ? Partez !

LOLETTE, *glacée*. — Je t'aime.

RAYMOND OTTA, *glacé*. — Je t'aime.

LOLETTE, *glacée*. — Tu ne peux pas savoir ce que je t'aime.

LE METTEUR EN SCÈNE, *explosant*. — Arrêtez ! Est-ce que vous vous payez ma tête ? Ce n'est pas votre scène de rupture que vous jouez, c'est le duo d'amour du film... Vous éprouvez l'un pour l'autre une passion exceptionnelle, surhumaine, délirante... une passion qui abolit les distinctions sociales et qui réunit dans le même lit, pantelants de désir, l'aristocrate et la danseuse, l'espionne et le patriote...

LOLETTE. — J'en ai marre. Rien qu'à le regarder ça me soulève le cœur.

RAYMOND OTTA. — Vous ne pouvez pas me demander de m'exciter sur une...

LOLETTE. — Une quoi ? Ose le dire et tu recevras la plus belle paire de claques...

RAYMOND OTTA. — Si je n'avais pas peur de me salir les mains, il y a une fessée qui ne se perdrait pas.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je vous en prie ! Mademoiselle, monsieur, ce n'est ni le lieu ni l'heure de régler vos différends sentimentaux. Après le travail, tant que vous voudrez. Pour l'instant que la personne privée cède le pas au comédien et jouez vos rôles.

LOLETTE. — Non.

RAYMOND OTTA. — Certainement pas.

LE PRODUCTEUR. — Pour une querelle d'amoureux vous n'allez pas compromettre une production qui me coûte 60 millions ?

LOLETTE. — Vous ne m'obligerez pas à supporter le contact de ce goujat...

RAYMOND OTTA. — Ce n'est pas ma faute si les grimaces de Mademoiselle m'horripilent...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Une dernière fois...

LE PRODUCTEUR, *bas*. — Bénardin, nous n'arriverons à rien ainsi. Ils s'exaspèrent mutuellement. Prenez Lolette à part, moi, je me charge de Raymond. Séparément nous arriverons à leur faire entendre raison.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Essayons toujours.

LE PRODUCTEUR. — Mon cher Raymond, vous avez mille fois raison de ne pas vous laisser faire. Cette Lolette est une garce et je suis fixé depuis longtemps sur son compte.

RAYMOND OTTA. — Je ne vous le fais pas dire.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je suis ravi, ma chère amie, de vous voir remettre ce mufle à sa place. S'il n'avait tenu qu'à moi il n'aurait jamais été engagé.

LOLETTE. — C'est un peu tard pour vous en rendre compte.

LE PRODUCTEUR. — Il faut savoir parfois maîtriser ses sentiments les plus légitimes. Si je ne me dominais pas, croyez-vous que je pourrais travailler avec une brute comme Bénardin ? Il m'a imposé Lolette, j'ai dû m'incliner.

RAYMOND OTTA. — Tant pis pour vous.

LE METTEUR EN SCÈNE. — C'est la beauté du métier d'actrice ! La personnalité de votre partenaire ne doit pas plus compter que le staff du décor. Elle disparaîtra quand même sous l'éclat de votre talent.

LOLETTE. — Il y a une limite à tout.

LE PRODUCTEUR. — Raymond, ma confiance en vous est si grande que j'ai mis jusqu'à mon dernier sou dans cette production.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Lolette, comment songez-vous à abandonner un film qui n'a été conçu que pour vous ? Partez et tout s'écroule. Dans l'intérêt supérieur de l'art je supporte bien, moi, cet imbécile de producteur.

LOLETTE. — Prenez un autre jeune premier.

RAYMOND OTTA. — Donnez-moi une partenaire convenable, si vous voulez que je reste.

LE PRODUCTEUR et LE METTEUR EN SCÈNE, *ensemble*. — Impossible. Et les dédits ?

LE PRODUCTEUR. — Vous me mettez les pieds dans les reins.

RAYMOND OTTA. — Dans votre intérêt même, n'insistez pas : j'aurai beau me forcer, mon dégoût sera le plus fort et le public s'en apercevra fatalement.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Tirez de lui une vengeance plus raffinée : écrasez-le sous la supériorité de votre jeu.

LOLETTE. — Je n'y mets aucun parti pris, croyez-le bien. Dites-moi que cette lampe est éteinte, que ce lit est une couche de neige au sommet du Mont-Blanc : mon jeu n'en sera pas gêné. Mais ne me demandez pas de prononcer des paroles d'amour en regardant cette gueule de faux témoin.

LE PRODUCTEUR. — Vous connaissez les stipulations de notre contrat. Si vous nous quittez, vous devrez payer une indemnité d'un million.

RAYMOND OTTA. — Je m'en moque, je n'ai que des dettes.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Ma petite Lolette, on a interdit des actrices pour moins que ça.

LOLETTE. — A votre aise, le médecin me conseille le repos.

LE PRODUCTEUR. — Je vous traînerai devant les tribunaux, je ferai saisir vos cachets.

RAYMOND OTTA. — Mettez-moi en prison si vous voulez ; je préfère le genre de souris qu'on rencontre là.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Les journalistes pourraient publier pas mal d'échos désagréables sur votre compte...

LOLETTE. — Tout plutôt que d'être enlacée par cette pourriture...

RAYMOND OTTA. — Pourriture... Vous avez osé dire pourriture ?

LOLETTE. — Parce que je suis polie, sinon...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Assez !

LE PRODUCTEUR. — Vous refusez donc de jouer ?

LOLETTE et RAYMOND OTTA, *ensemble*. — Oui.

LE PRODUCTEUR. — Je ne menace jamais à la légère, mais cela vous coûtera cher à tous les deux.

RAYMOND OTTA. — Mettez-vous en rapport avec mon avocat.

LOLETTE. — Mon agent réglera les questions matérielles.

LE PRODUCTEUR. — Les voilà partis. Nous avons l'air fin.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Le film est fichu, avant d'avoir tourné le premier numéro.

LE PRODUCTEUR. — Quatre millions à la flotte ! Sans parler de tout ce qui va suivre. Il faut remplacer Raymond Otta...

LE METTEUR EN SCÈNE. — D'accord. Mais par qui ?

LE PRODUCTEUR. — Ce garçon auquel nous avions songé un instant pour le rôle...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je vois qui vous voulez dire. Pas question. Il fait l'imbécile...

LE PRODUCTEUR. — Ce n'est pas un empêchement.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je dis : il tourne dans un film qui s'appelle *l'Imbécile*.

LE PRODUCTEUR. — Remplaçons Lolette, alors...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Ou tous les deux. Vous voyez, si vous m'aviez écouté au début quand je vous disais...

LE PRODUCTEUR. — Tout à l'heure, vous prétendiez que vous m'aviez forcé la main pour engager ces deux cabots.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je suis heureux que vous preniez vos responsabilités. Ce n'est pas la peine de nous mettre martel en tête : à cette époque de l'année, vous ne trouverez jamais du jour au lendemain une vedette qui soit libre huit semaines. Souvenez-vous du mal que nous avons eu pour établir la distribution et nous nous y sommes pris trois mois à l'avance.

LE PRODUCTEUR. — Et si nous conservions ces énergumènes en changeant leurs rôles ? Lolette ne joue plus la danseuse, mais la petite cousine... Du coup elle n'a plus de scène d'amour avec Raymond.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Lolette est trop marquée pour faire une gamine de dix-huit ans.

LE PRODUCTEUR. — On lui en donnera vingt-cinq et le tour est joué...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Attendez. Vous me donnez une bien meilleure idée. Il faut faire exactement le contraire. La danseuse n'aime plus le jeune aristocrate, elle le hait. Et lui la dédaigne, tandis qu'il est vraiment épris de sa fiancée.

LE PRODUCTEUR. — Pas bête du tout.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Il faut qu'Ampion modifie tout de suite le scénario.

LE PRODUCTEUR. — Il va prendre un temps fou, comme d'habitude. Il nous a fait attendre plus d'un mois la troisième bouture du dialogue.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Il y a des séquences qui ne changeront pas et que nous pourrons tourner en attendant qu'il ait fini. *(A l'Assistant :)* Vous, prenez une votiure, allez chez M. Ampion et ramenez-le-moi. Tirez-le du lit, même s'il n'y est pas seul, laissez-lui sa bouteille de pastis s'il ne veut pas s'en séparer et, s'il insiste, emmenez avec vous ses partenaires au cas où il jouerait à la belotte, mais qu'il soit ici avant une heure.

L'ASSISTANT. — Je me suis permis d'envoyer déjà Roger chercher M. Ampion. J'ai pensé que vous en auriez besoin.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Et ils ne sont pas encore là ? Pourvu qu'Ampion n'ait pas quitté Paris. Il m'avait dit qu'il comptait passer quelques jours à...

LE PRODUCTEUR. — Où ça ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Dans sa villa de la Côte d'Azur, vous la connaissez : nous y avons été ensemble.

LE PRODUCTEUR. — Ah ! oui, je sais... à promiscuité de la mer, n'est-ce pas ? Ça n'a pas d'importance, il n'a qu'à prendre l'avion.

L'Assistant. — Je cours téléphoner chez M. Ampion pour savoir ce qu'il en est.

Le Metteur en scène. — Il m'agace ce garçon avec ses airs de vouloir prendre des initiatives. A l'entendre, il aurait tout prévu. De toute manière nous ne tournerons pas aujourd'hui cette scène. Enlevez les gamelles et équipez le vestibule sur l'autre plateau. Amenez-moi les acteurs qui jouent dans le décor J. Tout doit être prêt dans une heure.

L'Assistant. — Voilà M. Ampion qui arrive.

Le Producteur. — Mon cher maître, vous allez nous sauver la vie.

Ampion. — Je n'ai pas la médaille de sauvetage.

Le Metteur en scène. — En deux mots, voici ce qui se passe : pour des raisons dans le détail desquelles il est inutile d'entrer, Raymond Otta et Lolette ne peuvent plus se souffrir.

Ampion. — Elle est bien bonne. Déjà fini le grand amour ?

Le Producteur. — Vous étiez au courant ?

Ampion. — Comme tout le monde. Vous n'avez pas entendu parler du scandale qu'ils ont fait dans une boîte, samedi dernier ? Raymond a cassé une bouteille sur le crâne d'un Américain ivre-mort qui s'était permis de saluer Lolette d'un « Hello Baby » retentissant, ponctué d'une claque sur les fesses, à peine moins retentissante.

Le Metteur en scène. — Pas possible.

Ampion. — Et je tiens de bonne source que Lolette avait rompu — mais là tout net — avec... comment s'appelle-t-il encore ? ce riche Egyptien qui la couvre de bijoux depuis six mois et qui parlait de l'épouser.

Le Producteur. — Aujourd'hui ils se bouffent le nez, au point qu'ils refusent de jouer les scènes d'amour l'un avec l'autre.

Ampion. — Bravo ! Je vous l'ai toujours dit : ils n'étaient ni l'un ni l'autre les personnages. Moi, j'avais écrit les rôles pour Danielle Darrieux et Gérard Philip.

Le Metteur en scène. — Bien sûr, mon vieux. Seulement le studio est loué, les autres acteurs et les techniciens sont engagés, il n'est pas question d'attendre que Danielle Darrieux et Gérard Philip soient libres. Alors, il faut apporter quelques modifications — pas grand-chose d'ailleurs — au scénario.

Ampion. — Quelles modifications ?

Le Metteur en scène. — C'est très simple. Lolette n'aime pas Raymond, elle est la maîtresse du vieux baron. Raymond déteste Lolette, il aime sa cousine. Lolette vole le document, la cousine la voit sortir de la chambre de son fiancé et la croit sa maîtresse, elle le dit au baron son père, qui se voit cocu, maudit son neveu et le chasse. Le vol est découvert, Lolette tue le baron, la cousine tue Lolette, Raymond épouse sa fiancée. Fin. La vraisemblance y gagne beaucoup, croyez-moi.

Ampion. — Non.

Le Producteur. — Voyons... Vous n'allez pas nous laisser en plan.

Ampion. — Je dis : non. Ne comptez pas sur moi pour opérer cet infâme tripatouillage. Et que personne d'autre ne se permette de toucher au scénario ou je retire mon nom du générique : ma signature ne couvrira jamais cette basse élucubration.

Le Producteur. — Mon cher maître, je vous en conjure... Personne plus que moi ne respecte les droits de la création artistique. C'est parce que j'admire profondément votre scénario que je vous conjure d'y apporter ces légères retouches. Sinon, il ne sera pas tourné et le monde sera privé d'un chef-d'œuvre.

Le Metteur en scène. — Souvenez-vous : quand nous travaillions au découpage, nous avions envisagé ce dénouement... Vous disiez vous-même que ça ne tenait pas debout, un garçon qui a plusieurs papes parmi ses ancêtres et qui épouse une danseuse, espionne par surcroît !

Le Producteur. — Bien entendu, ce travail supplémentaire vous sera largement rémunéré.

Ampion. — C'est-à-dire ?...

Le Producteur. — Très largement... 100.000 francs.

Ampion. — Vous me demandez de défigurer ma conception pour 100.000 francs ?

Le Producteur. — Fixez vous-même le prix.

Ampion. — Ça vaut 300 billets au bas mot.

Le Producteur. — Vous êtes fou.

Ampion. — Comme vous voudrez.

Le Metteur en scène. — Nous aurions le texte rapidement ?

Ampion. — J'ai d'autres travaux en cours.

Le Metteur en scène. — Pour moi vous les laisserez bien huit jours en panne.

Ampion. — Vous abusez de la faiblesse que j'ai toujours eue pour vous.

Le Metteur en scène, *au Producteur.* — Puisque Ampion consent un sacrifice pour le temps, ne le chicanez pas sur l'argent.

Le Producteur. — Nous ne sommes pas des marchands de tapis.

Ampion. — Il est entendu que je serai intégralement payé avant de commencer.

Le Producteur. — Là, mon cher, vous exagérez.

Ampion. — Je n'insiste pas. Au revoir, messieurs.

Le Metteur en scène. — Ne vous sauvez pas. Ampion a raison. Payer huit jours plus tôt ou huit jours plus tard, quelle importance ?

Le Producteur. — Soit. Je vous envoie un chèque tout à l'heure.

Ampion. — Excusez-moi. Je n'aime pas rappeler un incident désagréable, mais votre dernier chèque n'avait pas de provision.

Le Producteur. — J'en ai été indigné plus que vous. Il a fallu un contretemps absolument imprévisible...

Ampion. — Ne réveillons pas ce pénible sujet.

Dès que j'aurai été avisé par la banque de l'encaissement de votre chèque, je me mets au travail.

LE METTEUR EN SCÈNE. — C'est aujourd'hui, à la minute même, qu'il faut commencer. Et, dès qu'une séquence est finie, donnez-la à la copie. Sinon je vais être bloqué, Dieu sait combien de temps.

AMPION. — Il ne dépend que de vous.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Payez-le et qu'on n'en parle plus.

AMPION. — Bien entendu il s'agit d'un dessous de table. Je n'ai pas envie de déclarer 300.000 francs de plus à mon contrôleur des contributions, j'y serais de ma poche.

LE PRODUCTEUR. — Je n'ai même plus la force de discuter. Je souscris à tout. Il faut que je sois un saint et un martyr pour continuer à faire ce métier-là. M. Liancourt va vous accompagner au bureau vous remettre l'argent, mon cher maître. Mais vous me donnerez votre texte la semaine prochaine ?

AMPION. — Dans huit jours, c'est juré. J'aperçois des possibilités intéressantes. Nous allons faire l'économie d'un décor. Une transition, qui m'avait donné beaucoup de mal, va se trouver facilitée aussi. Comptez sur moi, je fais diligence. Au revoir.

LE PRODUCTEUR. — Au revoir, mon cher maître, et merci encore. *(Un temps.)* Quel salaud !

LE METTEUR EN SCÈNE. — Il s'y entend, celui-là, pour exploiter une situation.

LE PRODUCTEUR. — Maintenant qu'il a touché l'argent, il va bâcler le travail, et si nous lui demandons de changer une réplique il nous enverra promener.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Un arrêt d'une semaine vous aurait coûté plus cher.

LE PRODUCTEUR. — Il faut prévenir nos deux tourtereaux.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Faites-vous annoncer par mon assistant, c'est plus prudent.

LE PRODUCTEUR. — Vous avez raison. *(A l'Assistant :)* Allez demander à M. Otta et à M^lle^ Lolette s'ils veulent bien me recevoir. Prévenez-les que je viens leur donner entière satisfaction.

L'ASSISTANT. — C'est entendu, monsieur.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je redoute un pépin. Lolette ne va-t-elle pas faire des difficultés ? Au lieu d'avoir le beau rôle, elle devient le personnage antipathique. Est-ce qu'une clause de son contrat ne lui accorde pas un droit de regard sur le scénario ?

LE PRODUCTEUR. — Jamais avec moi, mon cher. Il ferait beau voir qu'une actrice se mêle d'intervenir dans la conception artistique. Où irions-nous ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Nous pouvons nous féliciter mutuellement. Devant une pareille tuile, je n'en connais pas beaucoup qui auraient réagi si rapidement...

LE PRODUCTEUR. — Et si intelligemment.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Réunir Lolette et Raymond Otta et ne pas leur faire jouer le couple d'amants ! Voilà de l'audace !

LE PRODUCTEUR. — Tout le monde voudra nous imiter.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Je m'étonne que personne n'y ait encore pensé.

LE PRODUCTEUR. — Nos collègues n'ont pas d'imagination, les pauvres.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Voilà notre messager de retour. Ça n'a pas l'air d'avoir marché tout seul.

L'ASSISTANT. — Monsieur !

LE PRODUCTEUR. — Lolette et Raymond sont déjà partis ? Ils ne veulent pas me recevoir ?

L'ASSISTANT. — Non, monsieur... c'est-à-dire... je...

LE METTEUR EN SCÈNE. — Parlez donc, imbécile.

L'ASSISTANT. — J'ai frappé à la porte de M^lle^ Lolette. On ne m'a pas répondu. J'ai insisté. Rien. J'ai écouté. Pas le moindre bruit.

LE PRODUCTEUR. — Et alors ?

L'ASSISTANT. — J'ai cru qu'elle était partie. J'ai ouvert la porte pour vérifier. Il n'y avait personne. Alors j'ai été sûr qu'elle était sortie. J'ai voulu courir jusqu'à l'entrée pour la rattraper s'il en était encore temps.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Et vous l'avez rattrapée ?

L'ASSISTANT. — En passant devant la loge de M. Otta j'ai voulu vérifier si lui aussi était parti. En hâte, j'ai frappé, j'ai ouvert...

LE PRODUCTEUR. — Il était encore là ?

L'ASSISTANT. — Oui, et M^lle^ Lolette aussi.

LE PRODUCTEUR. — Ils se battaient ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — Il ne l'a pas tuée ?

L'ASSISTANT. — Oh ! non...

LE PRODUCTEUR. — C'est elle qui l'a tué ?

L'ASSISTANT. — Bien au contraire.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Allez-vous me dire ce qui se passait ?

L'ASSISTANT. — Je cherche une expression convenable... Ils... les voici, ils vous expliqueront mieux que moi.

LOLETTE. — Nous venons nous excuser pour notre attitude de tout à l'heure.

RAYMOND OTTA. — Nous avons été grotesques, je suis le premier à le reconnaître.

LOLETTE. — Comment ai-je pu croire que Raymond aurait seulement regardé une fille aussi moche ?

RAYMOND OTTA. — Je rougis des paroles que j'ai prononcées dans un accès de colère. Ma seule consolation est que personne n'a pu les croire un instant.

LOLETTE. — Nous sommes heureux de tourner ensemble... Nous ne tournerons jamais plus qu'ensemble.

RAYMOND OTTA. — Nous ne voyons d'ailleurs aucun inconvénient à ce que vous publiiez le

communiqué à la presse, dût notre modestie en souffrir.

LOLETTE. — Nous venons de répéter cet admirable dialogue pour mieux nous en pénétrer. N'est-ce pas, mon amour ?

RAYMOND OTTA. — Oui, mon trésor.

LOLETTE. — Je t'aime.

RAYMOND OTTA. — Je t'aime.

LOLETTE. — Tu ne peux pas savoir ce que je t'aime.

RAYMOND OTTA. — Toi non plus, tu ne peux pas savoir comme je t'aime.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Parfait ! Bravo ! Machinistes, rééquipez tout de suite le décor. Nous tournons sur-le-champ. C'est inespéré.

LE PRODUCTEUR. — Je n'ose pas y croire.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Mes bons, mes vieux, mes chers amis ! Permettez-moi de vous dire toute la part que je prends à votre bonheur. Pas de blagues ! Ne recommencez pas.

LOLETTE. — Il n'y a pas de danger avec un être d'élite comme Raymond.

RAYMOND OTTA. — J'ai dû avoir un accès de folie pour me tromper sur les sentiments d'une créature aussi adorable. Toutefois, nous avons une plainte à formuler.

LE METTEUR EN SCÈNE. — Laquelle ?

LOLETTE. — Vous avez un assistant bien mal élevé. Où lui a-t-on appris à entrer dans les loges d'artistes sans frapper ?

LE METTEUR EN SCÈNE. — C'est inadmissible. Vous pourriez au moins vous excuser, mon ami. Pas maintenant, voyons. Nous avons déjà deux heures de retard sur l'horaire. Mais je tiens à vous dire que si un incident pareil se reproduisait je me verrais obligé de me priver de vos services.

LE PRODUCTEUR. — Et mes trois cent mille balles ! Pourvu que je rattrape Ampion à temps. Ne m'attendez pas. Il y a déjà eu assez de temps perdu. Je vous fais pleine et entière confiance. Et fouette la galère !

FIN

SAÏGON 46

Pièce en un acte de J. RAPHAËL-LEYGUES

Cette œuvre a été représentée pour la première fois, à Paris, au théâtre de la Potinière, le 4 septembre 1948, dans un décor de ROGER DORNES et une mise en scène de PASQUALI.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous les droits futurs.
Copyright 1949 by J. RAPHAEL-LEYGUES.

PERSONNAGES :

(par ordre d'entrée en scène)

	Création Théâtre de la Potinière	Reprise Théâtre Grammont
Docteur Laurière . .	*Robert BURNIER*	*Robert BURNIER*
Matelot Bergue . . .	*François PATRICE*	*Jacques TORRENS*
Mme Tiet.	*Jacqueline RAMBAUD*	*Jacqueline RAMBAUD*
M. Tiet.	*Robert TENTON*	*Maurice GERMAIN*
Li van Su	*Ky DUYEN*	*Ky DUYEN*

SAÏGON 46

L'action se passe en Janvier 1946. La Cochinchine vient d'être libérée et à l'issue du départ japonais plusieurs partis politiques, comptant dans leurs rangs de nombreux Nippons, essaient de prendre le pouvoir. Les meurtres au revolver, à la grenade, au poison terrorisent la ville. Français et autochtones sont soumis au même danger.

Le décor représente un salon meublé à la française. Tables basses, fauteuils de cuir. Lampe sur le piano à queue de bois verni. Le piano est ouvert. Sur une console, un Bouddha ancien. Le salon est meublé à la française, mais on sent aux bibelots, au ventilateur de plafond, à l'absence de vitres aux fenêtres que nous sommes en Extrême-Orient. Ce salon se situe dans une demeure du quartier européen de Saïgon : la demeure du conseiller fédéral Chang Van Tiet. Il est 20 heures à peu près. Au lever du rideau un matelot entre. Chemisette coloniale, pantalon blanc, bonnet à pompon rouge. Il montre le chemin à un médecin à trois galons, de la marine. Casquette blanche à galons d'or, attentes de velours rouge, Croix de Guerre, costume blanc d'uniforme. Dès l'entrée le Dr Laurière regarde autour de lui avec curiosité. Le matelot Bergue sourit. On devine que la situation l'amuse. Un vieux domestique (robe annamite et pantalon de kimono blanc) s'incline devant eux.

BERGUE. — Et voilà. On est arrivé. Avouez que vous êtes déçu ?

LAURIÈRE. — Déçu, peut-être pas. Déconcerté, sûrement. C'est beaucoup plus européen que je ne l'aurais souhaité. On se dirait presque en France.

BERGUE. — Mais nous sommes presque en France. Un presque de 11.000 kilomètres.

LAURIÈRE. — Il est évident qu'à vivre ainsi à l'européenne les Annamites perdent un peu de leur fameux mystère.

BERGUE. — Oui, nous allons passer une soirée banale avec une dame qui a fait ses études à Paris, qui est licenciée ès sciences et dont le mari est professeur agrégé.

LAURIÈRE. — Où as-tu connu les Tiet ?

BERGUE. — A Paris. Elle était étudiante chez Hadamard et, de plus, très douée pour la musique. Je l'ai rencontrée à un concert.

Bergue s'est assis. Laurière arpente le salon.

LAURIÈRE. — J'ai été étonné de recevoir un carton d'invitation pour avoir donné en passant un conseil médical pour son gosse. Nous autres médecins, nous ne sommes pas habitués à tant de reconnaissance. Elle est jolie Mme Tiet ?

BERGUE. — Moi, je la trouve jolie, mais trop savante pour mon goût. A force de l'écouter on arrive à ne plus la voir.

Laurière est près de la bibliothèque. Il lit les titres de quelques livres.

LAURIÈRE, *lisant.* — « La Prémonition dans les religions orientales... l'Occultisme ... le Clef des songes d'Artemidore d'Ephèse. » *(Parlant :)* Eh bien, mon cochon. Drôle de lecture !

BERGUE. — Pas mal d'Annamites croient beaucoup à la prémonition. Il y a en Cochinchine en ce moment une secte religieuse dont les principes moraux essayent d'unir Lao Tseu, Confucius et la morale chrétienne. Leurs rites sont basés sur le retour des esprits, la théosophie...

LAURIÈRE. — Tu es bien savant...

BERGUE. — Moi, j'ai horreur de ces trucs-là. Ça m'impressionne.

LAURIÈRE. — C'est que tu as toujours été trop impressionnable, mon garçon, tu es bien tel que je t'ai connu tout enfant dans ta famille de musiciens. Vous discutiez tous à la fois. C'était drôle.

BERGUE. — J'aime bien ma famille. C'est peut-être à cause d'elle que je me suis embarqué. Deux ans de vie à bord loin de tous ces gens qui s'analysent, se torturent, quel repos ! L'anxiété n'existe pas sur mer. Pourtant, ce soir, je ressens un drôle de malaise.

LAURIÈRE. — L'atmosphère n'est pas tellement gaie. Cette maison a l'air inhabitée. Elle est muette comme un masque. *(Bergue égrène quelques notes au piano.)* Je crois que tu as tort de faire ça, mon petit. J'ai vaguement l'impression que cela n'est pas très correct... Cette dame se fait attendre.

BERGUE. — Elle doit être en train de préparer les classiques tiahio au blanc de poulet et au riz pilé. Et on boira du shoum. Vous aimez le shoum ?

LAURIÈRE. — Leur alcool de riz ? Oh, pas du tout !... J'aimerais surtout dormir. Sous ce sacré climat j'ai des instants de lassitude insurmontables. Et j'ai l'impression que ma cravate fiche le camp.

BERGUE. — Je vais vous l'arranger, docteur.

LAURIÈRE. — Arrange-la-moi sous le ventilateur alors, j'aurai moins chaud.

Bergue lui arrange sa cravate et dit pendant ce temps :

BERGUE. — Je vais vous faire une proposition. Etendez-vous là, fermez les yeux. Quand je verrai arriver les Tiet, je jouerai au piano trois mesures de la *Cinquième Symphonie*, et ça vous réveillera.

LAURIÈRE. — N'oublie pas de les jouer fort.

Laurière se met sur le divan et ferme les yeux. Bergue va au piano, joue en sourdine quelques mesures d'une valse de Chopin puis, brusquement, plaque violemment trois mesures de la Cinquième Symphonie. *Laurière se lève d'un bond au moment où Mme Tiet entre. C'est une jeune Annamite petite et mince. Elle porte une longue robe de satin collante et un pendentif de jade qui pend au bout d'un fil d'or.*

Mme TIET. — Bonjour, monsieur Bergue...

LAURIÈRE, *se présentant.* — Docteur Laurière.

Mme TIET. — Bonjour, monsieur. Je vous remercie d'être venu. J'espère que la soirée ne sera pas trop triste. Mon mari s'est permis d'inviter son ami Hoang Van Mich. Vous aviez, je crois, manifesté le désir de le connaître...

LAURIÈRE. — C'est exact, et je remercie M. Tiet de s'en être souvenu. *(A Bergue :)* M. Hoang a été très bien sous l'occupation japonaise. Un type au poil... Il a caché un parachutiste de mes amis.

Mme TIET, *sans écouter et parlant vite.* — Je le connais très peu. C'est un homme cultivé mais rude. Nous avons deux passions communes : la musique et les sciences occultes. M. Bergue vous a peut-être dit que j'ai fait des études scientifiques ?

LAURIÈRE. — J'imagine mal que le piano et l'occultisme puissent être des sciences...

Mme TIET. — Grosse erreur, monsieur Laurière. *(Après un silence :)* Pour moi, voyez-vous, tout est science, de la médecine au vol de l'hirondelle. Tout possède ses lois, même le rêve. *(Elle rit. A Bergue :)* Croyez-vous à la prémonition, monsieur Bergue ?

BERGUE. — Mon Dieu, madame, le moins possible.

Mme TIET. — Comme c'est curieux ! Elle vous fait donc peur ? C'est pourtant la seule fenêtre ouverte que nous ayons sur l'avenir...

LAURIÈRE. — Je dois reconnaître que j'ai été témoin d'un cas curieux dans ce genre de choses... Dieu merci, cela ne se passait pas sur mon bateau, où il n'est encore mort personne.

Mme TIET. — Touchez du bois.

BERGUE. — On touche du bois en Indochine aussi ?

LAURIÈRE, *il rit et touche du bois.* — Pardon. *(Il enchaîne.)* Cela se passait en baie d'Along sur un sampan. Un de mes camarades, lieutenant de la 9e D. I. C., pêchait souvent dans les parages ces admirables poissons multicolores aux reflets de pierres précieuses. Le petit Voui, qui conduisait le sampan, le connaissait bien. Un jour que j'étais avec lui il me dit : « C'est triste que monsieur lieutenant doive mourir demain... » La réflexion de cet enfant me frappa un instant, puis j'ai haussé les épaules. Mon ami était solide comme un roc.

Mme TIET. — Et comment est-il mort ?

LAURIÈRE. — Embolie. Le lendemain. Et il avait rêvé sa mort quelques jours avant. Je l'ai su par un de ses camarades auquel il s'était confié en blaguant.

Mme TIET. — Et le petit « nhô » du sampan l'avait rêvé la veille, n'est-ce pas ?

LAURIÈRE, *étonné.* — Exactement. Comment pouvez-vous le savoir ?

Mme TIET. — Je vous ai dit que tout était science, docteur... *(Doucement.)* Moi aussi j'ai rêvé cette nuit...

A ce moment, M. Tiet entre. Trente-cinq ans. Annamite « type ». Habillé d'un costume de Shantung blanc.

TIET. — Tiet.

LAURIÈRE. — Docteur Laurière.

TIET, *à Bergue.* — Bonjour, monsieur Bergue. Ma femme vous a dit sans doute que mon ami Van Hoang Mich passerait la soirée avec nous ?

LAURIÈRE. — Oui, et j'en suis très heureux.

TIET. — Il faudra excuser Hoang Van Mich, monsieur Laurière. Il est mort. *(Silence. Mme Tiet se lève. Tiet se tourne vers elle.)* Tu l'aimais peu. Je l'aimais beaucoup. C'était un homme.

BERGUE. — De quoi est-il mort ?

TIET. — De la seule maladie qui soit incurable, monsieur Bergue. La haine. Il sortait de Cholon au volant de sa voiture. Un Japonais a lancé une grenade...

LAURIÈRE, *entre ses dents.* — Salopards...

TIET. — L'Asie règle ses comptes.

BERGUE. — Et l'assassin ?

TIET. — Un ex-commandant japonais. Il a été très courageux. Il sera fusillé demain. Nous avons transporté Hoang à l'hôpital. « Cela fera un Nha Qué de moins », a dit gaiement une dame française en voyant le cadavre de cet homme qui venait de mourir pour la France. *(Le visage de Tiet redevient brusquement calme.)* Pardonnez-moi, messieurs. Le capitaine Li Van Su, qui était là, m'a aidé à porter le corps. Je lui ai demandé de venir dîner ce soir... Il remplacera Hoang, si vous le voulez bien.

Mme TIET. — Il est mort la tête à demi arrachée, n'est-ce pas ? Les reins brisés ?

TIET, *étonné.* — C'est exact. *(A ce moment, Mme Tiet vacille et s'effondre sur le fauteuil.)* Ma chérie... Qu'est-ce que cela veut dire ? *(Mme Tiet revient à elle et se met à lui parler à toute vitesse en annamite. Peu à peu le visage de M. Tiet se transforme. Il n'a plus son expression française et courtoise de tout à l'heure. Il a retrouvé le masque immobile et résigné des figures d'Angkor. Il aide Mme Tiet à se relever tandis que Laurière et Bergue échangent des regards qui semblent dire : « Quelle drôle de soirée. »)* Ce n'est rien. Un peu de

fatigue. Même pour nous qui sommes du pays, le climat est tellement dur en cette saison. Nous avons tous des excuses d'être nerveux.

Mme Tiet. — Excusez-moi.

Entrée du domestique apportant shoum et tiahio.

Tiet. — Li Van Su ne tardera pas, mais nous pouvons commencer sans lui. Vous aimez bien le shoum, monsieur Laurière ?

Laurière. — Je l'aime et je le respecte. Il est trop fort pour moi.

Mme Tiet sert.

Tiet, *à Bergue.* — Vous, monsieur Bergue, je crois que vous aimez nos boissons ?

Bergue. — Oui, ce soir ça me remontera.

Tiet. — Pourquoi ce soir ? Etes-vous nerveux, monsieur Bergue ?

Bergue, *écoutant mal.* — Je suis du Mans.

Laurière, *riant.* — Il est d'un pays calme, aux lignes apaisées.

Bergue, *se reprenant.* — Vous connaissez les bords du Loir, monsieur Tiet ?

Tiet. — Oui, c'est très beau. C'est la mesure, la liberté de culture. Elle vaut la peine qu'on meure pour elle. Vous vous êtes battus pour cela en Occident. Ici Hoang, comme d'autres, sont morts pour cela ou ont cru mourir pour cela... Car tout n'est qu'illusion au fond. *(A ce moment, le capitaine Li Van Su entre par le fond. Cinquante ans. Voix coupante. Uniforme kaki. Légion d'honneur en barrette sur la poitrine.)* Voilà notre ami. *(Le présentant :)* Capitaine Li Van Su... Docteur Laurière.

Li Van Su. — Je suis enchanté, monsieur.

Tiet. — M. Bergue.

Li Van Su. — Vos noms ne m'étaient pas inconnus, naturellement... Je m'excuse de vous avoir fait attendre.

Laurière. — De bien tristes circonstances pour nous rencontrer, capitaine... M. Tiet nous a appris la mort tragique de Hoang...

Li Van Su, *souriant.* — La mort d'un militant n'est jamais tragique parce qu'elle n'est jamais inutile, monsieur. Hoang savait d'ailleurs qu'il allait mourir. Un rêve récent qu'il m'avait confié... Il était prêt.

Mme Tiet retombe lourdement sur le divan. On la regarde.

Tiet. — Je vous prie d'excuser ma femme... Elle est faible...

Li Van Su. — Oui, les femmes annamites sont faibles depuis que l'Europe a cru leur apprendre à être femmes... Mme Tiet est excusable.

Mme Tiet. — Je ne suis pas faible. Je saurai mourir aussi bien que tant d'autres. Je le sais.

Laurière, *riant.* — Il n'est pas question de mourir, Dieu merci !

Mme Tiet. — Je crois que si, monsieur Laurière, cette nuit.

Sursaut de Laurière et de Bergue.

Bergue. — Sans blague. Je m'excuse, mais cela n'entre aucunement dans mes intentions !

Laurière. — Expliquez-vous, madame ! L'assassinat de Hoang Van Mich vous a-t-il impressionnée ? Craignez-vous que l'on s'en prenne maintenant à M. Tiet et à vous-même ?...

Mme Tiet. — Peut-être cela. Peut-être autre chose...

Laurière, *souriant.* — En ce cas, rassurez-vous, nous sommes là...

Mme Tiet. — Je voudrais tellement que vous n'y soyez plus, monsieur Laurière ! A quoi bon ? *(A son mari :)* Dis-le-leur, toi...

Tiet, *calme.* — Je ne peux pas faire à ces messieurs l'insulte de leur demander de partir si nous sommes en danger.

Laurière, *riant.* — Nous irions plutôt veiller sur le seuil de votre porte pour le reste de la nuit, n'est-ce pas, Bergue ?

Bergue, *souriant.* — Qu'on me confie seulement un revolver... A dix pas, je traverse un as de cœur...

Laurière. — Et à onze, il rate un éléphant !

La plaisanterie tombe à plat. Personne ne rit. Sans un mot, Mme Tiet va à un meuble, ouvre un tiroir, en sort un colt chargé qu'elle tend à Bergue.

Mme Tiet. — Merci, monsieur Bergue, mais je ne crois pas que notre vie dépende de votre adresse au revolver. Ce serait trop facile, n'est-ce pas ? Prenez quand même cette arme, si elle doit vous rassurer... Moi, je crois à mon rêve. J'ai rêvé la mort de Hoang... et la nôtre.

Bergue sourit et prend l'arme qu'il soupèse et met dans sa poche.

Li Van Su. — Je pense que vous feriez mieux de vous en aller, messieurs... Ne croyez pas qu'il y aurait là la moindre lâcheté. Je pense simplement que vous seriez plus utiles vivants.

Laurière, *souriant.* — Nous essaierons de concilier les deux.

Bergue, *souriant aussi.* — M. Tiet a dit tout à l'heure que Hoang était tombé pour une idée de mesure et de culture qui est la nôtre. Je dois quelque chose à M. Hoang.

Mme Tiet, *souriante.* — Très bien, monsieur Bergue, et comme c'est joli ! *(Elle se tourne vers Tiet.)* Allons embrasser les enfants, veux-tu ?... Ils vont dormir... Il ne faudrait pas qu'ils se doutent d'un drame. A leur âge cela marquerait.

Tiet. — Excusez-nous.

Ils sortent. Bergue, debout près du piano, joue d'une seule main.

Li Van Su. — Voilà une soirée qui risque fort de vous dégoûter de l'Orient, docteur Laurière.

LAURIÈRE, *il s'assied.* — Pas le moins du monde. Je commence à peine à comprendre pourquoi on l'aime.

LI VAN SU. — Je ne saurais pas vous le dire moi-même... Je voyage à travers le monde depuis vingt ans et je me retrouve toujours celui que j'étais avant. Rien n'a pu m'arracher vraiment à ce sol, à mes croyances, à mon passé... *(Grave.)* C'est pourquoi je reste persuadé que Tiet et sa femme seront cette nuit assassinés.

BERGUE. — Vous me permettez de ne pas être de votre avis. Je crois à l'action, moi, et aux gens qui se défendent.

LI VAN SU. — On ne change pas le destin avec une balle de revolver, monsieur Bergue...

BERGUE. — On a bien changé celui de Hoang avec une grenade.

LI VAN SU. — On ne l'a pas changé. On l'a accompli. *(Il fait quelques pas.)* Je ne m'inquiète pas du destin de Tiet et de sa femme, pas plus qu'ils ne s'en inquiètent eux-mêmes. Je ne suis pas angoissé, ni attristé. Au contraire. Je me sens ce soir d'une jeunesse extraordinaire. Regardez-moi. Dix ans d'exercice au barreau parisien. Officier, ancien combattant, haut fonctionnaire... Eh bien, ce soir, je ne suis plus rien de tout cela. Je suis comme le chien-loup de Jack London qui redevient loup. Ce soir je suis un Vietnamien qui va venger ses amis.

LAURIÈRE. — Les défendre d'abord.

LI VAN SU. — Je dis bien : les venger. Les venger et défendre une culture : la vôtre. Et les Tiet, s'ils meurent, mourront à leur manière, mais pour le même but. Je doute, hélas ! que cette mort prenne à vos yeux son sens véritable...

BERGUE, *souriant.* — Vous nous jugez incapables de comprendre ?

LI VAN SU. — De *nous* comprendre, jeune homme. Ce qui vous amuse c'est notre exotisme de pacotille... Nos repas avec des baguettes d'ivoire... Notre accent vietnamien... Annamite, comme vous dites... Tout cela est hautement distrayant... Ceci dit, nous restons de simples objets de curiosité...

LAURIÈRE. — Voyons, mon capitaine.

LI VAN SU. — Vous vous efforcez de nous considérer comme des frères, mais c'est justement de cet effort que nous souffrons. Chez nous vous êtes toujours, quoi que vous fassiez, le seigneur qui visite ses domaines. Mais moi, quand je me promène dans Paris, je suis heureux comme si mes ancêtres l'avaient construit de leurs mains. Vos musées, vos théâtres, vos boulevards... *(Laurière sourit.)* Vous pouvez rire. Vous m'écoutez avec patience, amitié même, mais je suis « hors circuit ».

LAURIÈRE. — Vous savez bien que nous donnerions notre existence, Bergue et moi, pour sauver vos amis, et cela, Bergue l'a dit tout à l'heure, au seul titre d'une culture.

LI VAN SU. — Vous dites cela en ce moment. Le diriez-vous sur le même ton dans le carré de votre croiseur ? Je connais les hommes qui vous ressemblent et je les aime, mais je suis trop asiatique pour croire aux formules de politesse, même quand on meurt pour elles.

BERGUE. — Vous êtes bien difficile... même si l'on en meurt ?

LI VAN SU. — Oui. *(Souriant.)* Mais pardonnez-moi de dire des choses aussi pathétiques dans un cadre aussi familier...

Les Tiet reviennent du fond, calmes, souriants.

Mme TIET. — Vous discutez ?

LI VAN SU. — Ces messieurs avaient la patience d'entendre certaines banalités.

LAURIÈRE. — Les enfants dorment ?

TIET. — Oui.

Mme TIET. — Pourvu que l'orage ne les réveille pas !

LI VAN SU. — Si vous le permettez, je vais sortir... Nous sommes déjà bien nombreux ici et il serait peut-être utile de surveiller l'extérieur. Jouez donc du Liszt, monsieur Bergue, Mme Tiet l'adore.

Il sort. Bergue se met au piano et joue Rêve d'amour *pendant que Tiet s'assied et que Mme Tiet s'allonge sur le divan. Soudain, coup de tonnerre prolongé.*

Mme TIET. — L'orage...

LAURIÈRE. — Cela manquait au programme.

Nouveau coup de tonnerre. L'électricité s'éteint. Faible lueur sur scène. De temps en temps, la fulguration d'un éclair.

BERGUE. — Allons bon ! La panne, maintenant.

LAURIÈRE, *debout.* — Si c'est une panne !

Mme TIET, *toujours étendue et calme.* — Nous n'avons aucun moyen de le savoir...

TIET, *doucement.* — Aucun.

BERGUE. — Allons, ne soyons pas ridicules. Que risquons-nous ? Nous sommes ici trois hommes... Je suis ici armé et le capitaine Li Van Su veille à la porte...

LAURIÈRE. — Entre parenthèses, il doit se faire saucer.

BERGUE. — Si un type veut entrer, il ne pourra le faire que par la porte-fenêtre... *(Plaisantant un peu :)* Je vais choisir mon angle de tir... *(Il se place. Silence. Tonnerre. Eclairs.)* La prochaine fois qu'on m'invitera, je prendrai une mitraillette.

TIET. — Nous sommes désolés, monsieur Bergue.

BERGUE, *joyeux.* — Pourquoi ? Ce sont des heures passionnantes.

Mme TIET. — Oui... Passionnantes... On sent passer chaque seconde... Comme les grains d'un de vos chapelets entre les doigts... Et nous sommes si près les uns des autres pour une fois !...

LAURIÈRE. — Nous l'avons toujours été, madame.

Mme TIET. — Vous vous êtes efforcés de l'être... Je le sais très bien.

BERGUE, *après un silence.* — Moi, il y a quelque chose que je comprends mal. Pourquoi ne pas embarquer tout le monde dans une jeep et aller se mettre à l'abri rue Catinat, par exemple ?

Mme Tiet. — Impossible, monsieur Bergue, il y a la religion des ancêtres, mais il y a surtout celle de l'honneur.

Bergue. — Quel honneur ?

Mme Tiet. — Le nôtre. Nous n'avons pas le droit de quitter cette maison. Si nous le faisions, nous abandonnerions nos ancêtres à la mort éternelle de leur âme... « à la mort de leur mort », comme dit votre Giraudoux.

Laurière. — Franchement, monsieur Tiet, vous croyez à ces choses-là, vous ?

Tiet. — Même si l'on est libéré d'une croyance il faut à l'égard de soi-même en respecter l'essence morale. En France les athées entrent-ils dans les églises le chapeau sur la tête ? *(Silence.)* Si nous devons mourir nous voulons mourir chez nous. Vous comprenez ?

Bergue. — Pas un mot, monsieur Tiet. Mais je vous crois, cela suffit. *(Soudain la lumière revient. Dans la même seconde Mme Tiet pousse un cri. Un jeune garçon de quinze à seize ans est là, debout. Il a un revolver à la main, le visage impassible. Il fait feu deux fois de suite. Bergue tire. Le garçon bascule, le nez en avant. C'est fini en quatre secondes.)* Pas de mal ?

Tiet. — Je crois que ce n'est rien.

Laurière se précipite vers Mme Tiet qui est retombée sur le divan ; il lui fait une sorte de garrot au bras à l'aide de son mouchoir.

Laurière. — Pas grave...

Mme Tiet. — Merci, docteur...

Laurière va vers le corps du meurtrier que Bergue regarde, l'arme à la main. Il se penche, regarde Bergue.

Laurière. — Joli travail. Le coup de l'as de cœur...

Il se relève au moment où Li Van Su et le vieux domestique font irruption dans la pièce.

Li Van Su. — J'étais derrière. J'ai entendu les coups de feu. *(Il regarde autour de lui, puis se retourne vers Bergue.)* Je crois que vous avez fait vite...

Li Van Su parle au domestique en langue annamite : « Emporte-le. »

Bergue. — Moins vite que lui, mais mieux.

Laurière. — Quinze ans tout juste. Ils ont des assassins de quinze ans !

Li Van Su. — Des soldats, monsieur Laurière. *(Le vieux domestique prend le corps sous les bras et le tire en coulisse. Li Van Su revient vers Mme Tiet.)* Rien de grave, n'est-ce pas ? J'en suis heureux.

Mme Tiet. — Merci.

Tiet. — Il faut féliciter M. Bergue... Sans lui ce jeune homme aurait eu le temps de vider son chargeur.

Bergue s'est laissé tomber sur un fauteuil. Il s'éponge le front.

Laurière. — Alors quoi ! Ça ne va pas ?

Bergue. — C'est le premier homme que je tue.

Laurière, *souriant.* — Eh bien, parfait, mon garçon ! Maintenant, il faut téléphoner à l'hôpital pour qu'ils envoient l'ambulance... Mme Tiet a besoin de soins...

Tiet. — L'appareil est dans l'autre pièce...

Laurière sort. Silence. Puis l'on entend sa voix.

Laurière. — « Allô ? oui... Hôpital 415 ?... Médecin de garde, je vous prie... C'est vous, docteur Serègle ? Ici Laurière... Je suis avec un blessé, 128, rue Testard. Il me faut l'ambulance tout de suite... Pas avant vingt minutes ? Bon, vingt minutes, ça ira encore. J'ai mis le garrot. Merci... » *(Laurière revient sur scène.)* Dans vingt minutes l'ambulance sera ici. Vous y monterez avec M. Tiet et vos enfants. Là-bas vous serez à l'abri.

Mme Tiet. — Mes rêves m'avaient dit qu'il y aurait un mort de ma race dans cette pièce. Peut-être s'agissait-il de cet enfant ?

Le regard de Mme Tiet cherche celui de son mari. M. Tiet se retourne vers Laurière.

Tiet. — J'aimerais rester ici.

Laurière. — Non. Oh ! Je me sens vieux ce soir. *(Il fait quelques pas, s'arrête brusquement, le visage crispé, se laisse tomber dans le premier fauteuil. On le regarde. Il se penche, tâte ses jambes. On l'entend murmurer.)* C'est drôle ! N... de D...!

Bergue. — Qu'est-ce que vous avez ? Fatigué ?

Il ne lui répond pas. Li Van Su vient vers lui.

Li Van Su. — Eh bien, monsieur Laurière ? Vous permettez ?

Il essaye brusquement de lui prendre le pouls.

Laurière, *dans un sourire crispé.* — Vous, foutez-moi la paix. Je suis toubib. Ça c'est le bouquet. *(Il s'adresse à Bergue, sur un ton rapide.)* Toi, saute sur le téléphone, appelle l'hôpital et secoue-leur les puces. L'ambulance ici, tout de suite. Qu'ils viennent avec du Joborandi. Tu as bien compris? Jo-bo-ran-di. Allez, grouille-toi.

Bergue. — Mais, enfin, qu'est-ce que vous avez? On a mangé quelque chose de mauvais ?

Laurière. — C'est le moins qu'on puisse dire.

Ils se regardent les uns les autres. M. Tiet prend Mme Tiet dans ses bras.

Li Van Su. — Les tiahio, n'est-ce pas ?

Mme Tiet. — Je les ai trouvés un peu amers...

Tiet, *calme.* — Ils avaient tout prévu.

Li Van Su. — Quelle sorte de poison, docteur ? Strychnine ?

Laurière. — Datura. Pour l'amour de Dieu que quelqu'un aille au téléphone.

Li Van Su. — Je préfère téléphoner moi-même.

Il sort rapidement.

Bergue. — Le Datura... C'est grave ?

LAURIÈRE. — Oui. Tout dépend de cette sacrée ambulance. *(Regardant sa montre.)* Ecoute, tu vas partir tout de suite. La moto de la prévôté porte le courrier dans cinq minutes. Tu te mettras en croupe du mottard... Va à l'hôpital, fais-toi soigner et envoie-nous ce qu'il faut. Vite.

BERGUE. — Je ne vois pas pourquoi je vous quitterais. M. Li Van Su téléphone. Vous avez peur que je ne sache pas claquer proprement ?

LAURIÈRE. — Idiot !

Sur le divan Mme Tiet gémit sourdement. M. Tiet se penche sur elle.

TIET. — Tu souffres, ma chérie ?

Mme TIET. — Ce n'est rien.

Li Van Su revient sur scène.

LI VAN SU. — C'est bien ce que je craignais. Le téléphone est coupé. Le domestique est parti.

Grand silence. Puis on entend la voix douce de Mme Tiet.

Mme TIET. — Dieu merci, j'avais préparé moi-même le repas des enfants.

LAURIÈRE, *à Bergue.* — Plus qu'une seule chance : toi, fiche-le-camp.

BERGUE, *hésitant.* — Mais...

LAURIÈRE, *sec.* — Toi, efficacité, first. Zou, en route. Exécution.

BERGUE. — A vos ordres. *(Il cherche.)* Où est mon bonnet ?

LAURIÈRE, *blaguant.* — Belle réaction militaire. Bonne chance, petit. *(Bergue sort.)* Pauvre gosse. S'il arrive à temps à l'hôpital, il est jeune, il a des chances de s'en tirer.

LI VAN SU. — Nous sommes perdus, n'est-ce pas ?

LAURIÈRE. — Je crois que oui. Il ne s'agit plus que d'attendre, vous un peu plus longtemps, par tempérament. Vous devriez vous mettre sous des couvertures, Mme Tiet... Moi, mes mains commencent déjà à se prendre.

LI VAN SU. — Vous avez eu tort de faire partir ce jeune homme. Vous auriez été moins seul. Il est vrai que d'ici vingt minutes, peut-être moins, nous nous retrouverons tous.

LAURIÈRE, *très pâle, un peu gouailleur.* — Dans un monde meilleur... C'est le moment d'y croire. Le plus bête, voyez-vous, c'est de mourir ainsi, sans pouvoir laisser de message à un seul vivant.

LI VAN SU. — La mort elle-même est un message. Comme vous êtes agités, vous autres Occidentaux. Vous avez fait partir ce petit matelot... Inutile cela... Inutile et sentimental... *(Il regarde Laurière bien en face.)* Que ressentez-vous ?

LAURIÈRE. — Datura stramonium... Action rapide. Sensation de brûlure dans la bouche et le larynx. Une soif intense. Puis la paralysie des centres nerveux et respiratoires. C'est la fin. *(Il se renverse sur le dossier du fauteuil, la bouche ouverte, cherchant l'air.)* On ne meurt qu'une fois. Voyez-vous, c'est pour cela qu'on voudrait avoir le droit de choisir sa mort.

LI VAN SU. — Personne n'a jamais été content de sa mort, monsieur Laurière. Je m'excuse, si vous n'étiez pas venu...

LAURIÈRE. — Rien n'est inutile. Maintenant, taisez-vous, vous serez aimable... Ce sera vite fait.

Jeu de scène sobre et assez bref. La tête de Laurière tombe brusquement sur son épaule. On entend la voix de Mme Tiet.

Mme TIET. — Pour lui c'est fini, n'est-ce pas ?

LI VAN SU. — Oui, très probablement.

Mme TIET. — Et pour nous, combien de temps encore ?

LI VAN SU. — A peu près dix minutes.

Mme TIET. — Mon chéri, nous ne ferons plus de bruit. Je voudrais aller près de nos enfants.

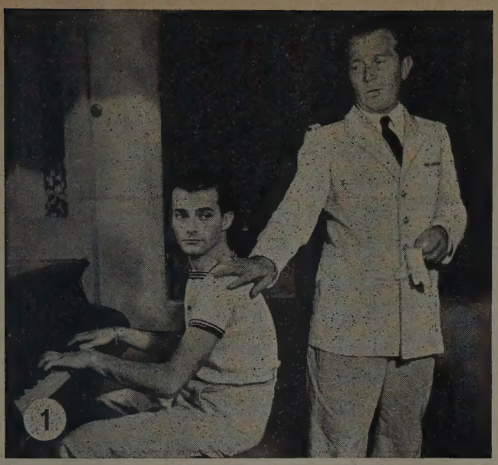
TIET. — Je crois que nous pourrons encore. *(Il se lève, aide Mme Tiet à se remettre sur pied. Ils se dirigent posément vers la porte. Avant de sortir, Tiet se retourne.)* Vous nous excusez, n'est-ce pas, capitaine Li Van Su ?

LI VAN SU. — A tout à l'heure. *(M. et Mme Tiet s'en vont. Li Van Su est assis dans le fauteuil placé auprès de la table. Sur cette table, le revolver de Bergue. Sa main se pose par hasard sur l'arme. Il la soupèse.)* Se suicider pour dix minutes ? Non. *(Il laisse retomber l'arme.)* Pourtant... Encore dix minutes. *(Il renverse la tête sur le dossier du fauteuil et on l'entend murmurer.)* Je vais m'ennuyer.

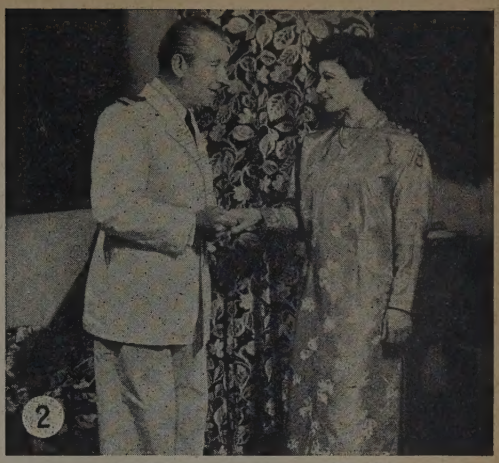
LE RIDEAU SE FERME LENTEMENT

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 4e trimestre 1949. — Imprimeur no 80.

Supplément au No 210 de *France-Illustration.*
Fondateur : GEORGES OUDARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.



Bergue. Laurière.



Laurière. Mme Tiet.

SAÏGON 46

1. LAURIÈRE. — *Tu as toujours été trop impressionnable, mon garçon... Tu es bien tel que je t'ai connu tout enfant...*

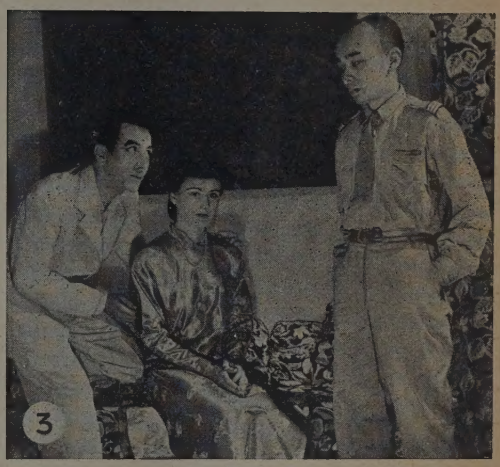
2. Mme TIET. — *J'espère que la soirée ne sera pas trop triste. Mon mari s'est permis d'inviter son ami Hoang Van Tuh.*

3. LI VAN SU. — *Les femmes vietnamiennes sont faibles depuis que l'Europe a cru leur apprendre à être femmes.*

4. BERGUE. — *Mais enfin qu'est-ce que vous avez ? On a mangé quelque chose de mauvais ?*
LAURIÈRE. — *C'est le moins qu'on puisse dire...*

5. LI VAN SU. — *Se suicider pour dix minutes... Non.*

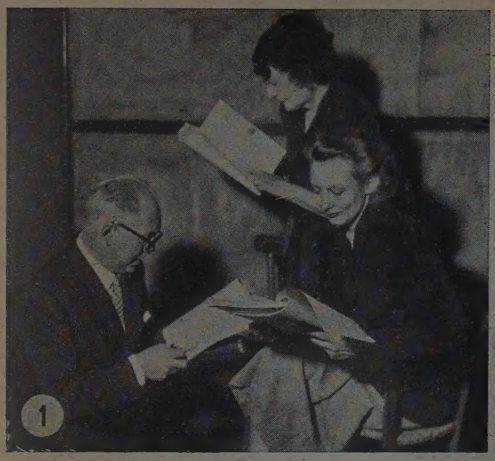
Photographies Bernand.



Tiet. Mme Tiet. Li Van Su.

Li Van Su. Laurière. Bergue.

Laurière. Li Van Su.



Comment est « montée » une pièce à la radio

1. La lecture : le réalisateur (ici Albert RIERA) donne ses indications aux artistes (Hélène BOURDAN et Renée CORCIADE).

2. A genoux, Renée CORCIADE joue une scène qui est censée se passer au coin du feu. Sur la droite le micro.

3. Le bruiteur (AUBRY) complète par un grincement le bruit de l'ouverture d'une porte.

4. De la cabine de prise de son le réalisateur règle, au micro, le jeu des acteurs.

5. Quand l'émission n'a pas lieu en « direct », elle est enregistrée sur disque (comme ici) ou sur magnétophone.

Photographies France-Illustration.